

En cliquant sur n'importe quelle des rubriques du "Sommaire" vous accédez directement à la section désirée -

il se peut que certains numéros de page soient approximatifs.

Vous avez aussi accès à un bouton "Sommaire" sur tous les bas de page pour revenir directement au sommaire

Sommaire N° 30

Editorial : la science peut-elle encore attirer ?	Dominique Tassot	2
De l'utilité des causes finales dans les sciences	G.W. Leibniz	6
La science rejoint-elle l'être ?	Hubert SAGET	11
La science avec ou sans conscience	Dr Daniel Saelens	16
Recherche : la liberté ou la mort	Jacques Benveniste	24
Athéna et Eden	Claude Eon	28
La confession de Rakovski (5 ^{ème} partie)	Dr Landowsky	38
A propos des grottes préhistoriques en Dordogne	Dr Pierre-Florent Hauvilliers	48
Le socialisme, l'individu et l'argent	Louis Salleron	53
Carême et santé	Dr Jean-Pierre Willem	58
Les deux témoins	Yves Germain	69
Le grec de Pilate selon l'Evangile de saint Jean	Pierre Courouble	73
Prière d'un guérisseur	P. Romano Zago, o.f.m.	83
COURRIER DES LECTEURS		86
Chemin de lumière	Philippe Boiry	89

Editorial : la science peut-elle encore attirer ?

Dominique Tassot

Résumé : De nombreux observateurs ont noté que les étudiants rechignent aujourd'hui à entreprendre des études supérieures scientifiques.

Un physicien du C.E.A a tenté d'expliquer le phénomène par le côté ardu de la science. Les étudiants seraient trop impatients et voudraient voir très vite les fruits de leur labeur. Mais, outre cette « crise de la patience », on peut aussi penser que la science elle-même a manqué le rendez-vous fixé il y a un siècle avec l'humanité : le niveau de vie n'est pas la joie de vivre, et le matérialisme induit par le scientisme se retourne contre son tuteur. La « science pour la science », cette science divorcée d'avec la foi, appelle désormais une autre science, sans prétention rédemptrice mais voulant servir la société, se rendant aimable avant de prétendre à être aimée.

De divers côtés nous revient une rumeur : la science n'attire plus les jeunes ; les vocations scientifiques se font rares. Dans la revue d'une classe préparatoire aux Grandes Ecoles réputée, on peut lire cette interrogation : *« les étudiants, dans presque tous les pays occidentaux, rechignent de plus en plus à s'engager dans les carrières scientifiques. Comment cette irremplaçable école de rigueur a-t-elle pu perdre de ses attraits ? Y aurait-il un désamour des jeunes à l'égard de la science ? »*¹

Une première réponse peut être donnée, en accusant la société sans remettre en cause la science. Ainsi Etienne Klein, physicien au Commissariat à l'énergie atomique, évoque une « crise de la patience », un déphasage entre une science qui exige de longs efforts, qui est réputée difficile, alors qu'une réussite rapide serait devenue l'un des nouveaux droits de l'homme : *« Comment ne pas soupçonner qu'en ces temps où l'idée même du futur s'affadit, voire s'efface, où le seul court terme est privilégié, la science est devenue la première victime d'une crise de la patience, qui touche tous les secteurs de la vie sociale !.. L'intelligence a besoin de la durée pour se dire, pour se montrer, démontrer, se développer. La loi de l'audimat a tout balayé sur son passage. Du coup, en tant que corpus singulier, la science disparaît peu à peu du paysage... Ses applications ont beau être omniprésentes, elle demeure dans la marge des esprits. »*²

S'il est juste de dénoncer la loi de l'audimat, mal venue quand il s'agit d'apprécier l'effort intellectuel, il faut noter qu'elle a contaminé depuis

¹ Isabel Jubin, *La motivation*, Servir n°155, novembre 2004, p.23

² Etienne Klein, « *Un petit voyage dans le monde des quanta* », cité par I. Jubin, op. cit. p. 24

longtemps le milieu scientifique lui-même : la règle « *publish or perish* » (« publie, si tu veux survivre ! ») ne date pas d'aujourd'hui ! Reste que la science est demeurée étrangère aux préoccupations de l'homme de la rue : il l'admire, mais de loin. On s'est beaucoup moqué des Byzantins, dont les querelles théologiques émaillaient la vie quotidienne. Impossible d'aller chez le barbier sans entendre disputer si le Fils a deux natures ou si le Père engendre ! ... Mais derrière ce petit côté ridicule d'une formation parfois insuffisante pour débattre valablement de tels sujets, reconnaissons du moins la grandeur d'une civilisation où chacun comprend que les questions importantes concernent le domaine de l'esprit, et qu'elles sont trop lourdes de conséquences pour être abandonnées aux spécialistes ! Cette conscience aiguë des enjeux intellectuels explique peut-être pourquoi l'empire byzantin, trop vite qualifié de décadent, a survécu près de mille ans à l'empire romain d'Occident !... A l'échelle de l'humanité post-diluvienne, un millénaire n'est pas peu, et je parierais volontiers que la décadence de notre Occident post-chrétien s'achèvera bien plus vite...

Il faut donc pousser plus loin l'enquête, et les questions posées dans ce numéro peuvent y contribuer. Les causes finales dans les sciences, dont Leibniz voyait clairement l'utilité, ont été écartées au profit des seules causes matérielles et efficaces. Une approche strictement naturaliste a fini par s'imposer, et le savant chrétien, pour reprendre l'image de Victor Hugo, accroche sa foi au vestiaire lorsqu'il met sa blouse pour entrer au laboratoire. A l'époque, on voulait y voir une garantie d'objectivité : il s'agissait d'observer le réel sans y mêler d'a priori ou de préjugés personnels. Mais le Dr Daniel Saelens remarque à juste titre que le travail scientifique a changé.

Il ne s'agit plus tant de connaître avec exactitude la **nature** objective des choses, de coordonner les faits « *selon certains rapports, dans l'ordre assigné par la forme ou la nature des éléments* » (Dictionnaire de 1950), que d'« *agencer des éléments pour former un ensemble cohérent* » (le même dictionnaire en 2000).

La crise de la vache folle a bien manifesté ce basculement : les farines animales, complétées par quelques acides aminés, constituaient un élément **cohérent** avec le calcul des rations alimentaires destinées aux bovins. Mais on ne s'était pas soucié d'une cohérence supérieure : celle d'une conformité à la **nature** des êtres, et donc aux **intentions** du Créateur. A l'inverse, « *depuis quelques décennies les recherches scientifiques poursuivent le but opposé, c'est-à-dire de ne plus être conforme à la règle... Les vaches ne doivent plus être herbivores ; les femmes ménopausées peuvent être enceintes ; les animaux supérieurs ne doivent plus passer par la*

reproduction sexuelle pour se reproduire : le clonage suffit. La stérilité devient synonyme de santé... Ce « nouvel ordre scientifique » a ceci de déraisonnable qu'il est incapable d'assumer les conséquences des innovations qu'il introduit, et nos contemporains commencent à s'en émouvoir. Mais la démarche est sans issue, puisque les hommes politiques s'abritent derrière des comités truffés de scientifiques engagés dans les mêmes recherches, les seuls compétents.

Rétablir le débat au sein de la communauté savante constituerait donc un préalable nécessaire, et l'article du Dr Jacques Benveniste « *Recherche : la liberté ou la mort* » s'achève sur cinq propositions en vue de favoriser la véritable innovation. « *Je crois les témoins qui se font tuer* », disait Pascal. A ce titre, les savants persécutés méritent plus que notre sympathie : notre écoute sereine, afin de dégager et d'honorer la part de vérité que leurs travaux peuvent contenir. Non pas la paix des cimetières, mais le glaive du discernement. Le savant solitaire, si critiqué pourtant, a le mieux conscience des enjeux sociaux de ses découvertes. Sa responsabilité lui apparaît toute naturelle, tandis que la recherche dans les grands instituts est nécessairement subordonnée à des intérêts qui dépassent le bon vouloir d'un individu.

Car il faudra bien un jour que la science redevienne attirante : même s'il était dérisoire, comme l'avait fait Victor Hugo, d'imaginer en elle, le sauveur de l'humanité, il reste que les besoins actuels de nos sociétés ne trouveront de solutions durables qu'au prix d'innovations techniques, mais mieux pensées et mieux assumées cette fois.

La science éclatée, la science émietlée, la science asservie pour s'être tout d'abord refusée à servir, c'est elle-même désormais qui appelle un Sauveur. Il nous faut une science à visage humain et l'apologue suivant nous le fera mieux comprendre qu'une longue démonstration :

« Un scientifique respectable se promène, par une nuit de tempête, le long de la côte méridionale anglaise. Alors qu'il s'arrête sous un candélabre, il devine tout au loin dans la mer une lumière vacillante et clignotante. Intrigué, il sort de sa poche le calepin où il note habituellement tout ce qui attire son attention. A l'aide de jumelles, il analyse cette lumière, son intensité, sa périodicité, sa distance probable, sa nature. Il fait ses conjectures et consigne tout dans son calepin. Puis, satisfait de son travail et de lui-même, il rentre chez lui.

Quelques instants plus tard un scout passe par ce même lieu et s'arrête lui aussi sous le candélabre. Il voit la lumière clignotante. Quelque chose l'intrigue : sa périodicité. On dirait du morse : point, point, point – trait, trait – point, point, point. Ah ! fait-il, je comprends, c'est un S.O.S ! Il y des

vies en danger ; on appelle au secours ! Vite il rentre au village et, du premier pub venu, téléphone à la police, qui appelle les gardes-côtes, lesquels dépêchent des secours. Puis il rentre chez lui. Environ une heure plus tard, il apprend par la radio qu'un équipage a été sauvé, et même le bateau, à l'endroit où il avait vu la lumière. Il s'endort content.

Oui, il y a deux sciences : la première fait une analyse superficielle, mais il lui manque la profondeur et le recul ; elle a divorcé des réalités, ne voit pas le vrai problème ; elle a perdu son âme ; elle peut offrir un vernis d'instruction, mais il lui manque le principal : l'éducation. Elle tâtonne dans l'obscurité parce qu'elle refuse la lumière.

La seconde allie le cœur à l'entendement. Elle est humble, se sent dépendante, cherche la lumière et la trouve ; la vraie science est celle qui reconnaît en l'homme l'image et la ressemblance de Dieu, son Créateur, quoique cette image soit piétinée par l'homme avec son péché ; elle a le sens du sacré, elle respecte la vie ; cette science, même si elle se sent méprisée par beaucoup, sait qu'elle a en perspective des biens éternels ! »³

Saint Paul nous exhorte à « tout reconsidérer dans le Christ » (Eph 1,10). Comment ne pas inclure dans ce « tout » la science, dès lors qu'il précise par ailleurs du Christ qu'« en lui se trouvent cachés tous les trésors de la sagesse et de la science » (Col 2,3).

*

*

*

Erratum :

Dans le dernier éditorial (*Le Cep* n° 29, page 2), une erreur s'est inexplicablement glissée dans une citation d'Hippocrate, la rendant inintelligible.

Il faut lire (et relire, et méditer... c'est pourquoi cette erreur méritait un encart dans le présent numéro, et une correction manuscrite sur le numéro archivé) : « *Savoir, c'est la science ; croire savoir, c'est l'ignorance* ».

³ Daniel Mathez, *Evolution : science ou mythe ?*, Centre Biblique Européen, Lausanne, p. 15

SCIENCE ET TECHNIQUE

« Les rationalistes fuient le mystère
pour se précipiter dans l'incohérence »
(Bossuet)

De l'utilité des causes finales dans les sciences¹ **G.W. Leibniz**

Résumé : La science moderne est réputée pour « se passer » des causes finales, voire pour les proscrire de son étude. Leibniz s'inscrit en faux contre cet appauvrissement, en s'autorisant de l'exemple donné par Platon dans le *Phédon* : si Socrate reste assis à attendre sa ciguë, c'est sans doute parce qu'il a des os, des muscles et des ligaments qui permettent la position assise, mais c'est surtout parce qu'il a choisi d'accepter sa condamnation.

Quelle que soit l'utilité des causes efficientes dans la science, ces causes ne sauraient donc exclure ni remplacer la connaissance vraie que nous apporte la considération des causes finales.

Cela me fait souvenir d'un beau passage de Socrate dans le *Phédon* de Platon, qui est merveilleusement conforme à mes sentiments sur ce point, et semble estre fait exprès contre nos philosophes trop matériels. Aussi ce rapport m'a donné envie de le traduire quoiqu'il soit un peu long, peut-estre cet échantillon pourra donner occasion à quelqu'un de nous faire part de quantité d'autres pensées belles et solides, qui se trouvent dans les écrits de ce fameux auteur.

« *J'entendis un jour, dit Socrate, quelcun lire dans un livre d'Anaxagore, où il y avoit ces paroles qu'un estre intelligent estoit cause de toutes choses, et qu'il les avoit disposées et ornées.*

¹ Extrait du *Discours de Métaphysique* (1685), éd. Henri Lestienne, Paris, Vrin, 1967, pp.61-67. On a cru devoir respecter cette belle langue du 17^{ème} siècle, Leibniz ayant rédigé son *Discours* en français. La légère peine prise à le déchiffrer sera récompensée par le plaisir d'entrer authentiquement dans une pensée simple et forte de laquelle les philosophes contemporains ont perdu le secret.

Cela me plût extrêmement, car je croyois que si le monde estoit l'effect d'une intelligence, tout seroit fait de la manière la plus parfaite qu'il eût esté possible. C'est pourquoy je croyois que celui qui voudroit rendre raison, pourquoy les choses s'engendrent ou périssent ou subsistent, devoit chercher ce qui seroit convenable à la perfection de chaque chose. Ainsi l'homme n'auroit à considérer en soy ou en quelque chose que ce qui serait le meilleur et le plus parfait. Car celui qui connoistroit le plus parfait jugeroit aisément par là de ce qui seroit imparfait, parce qu'il n'y a qu'une même science de l'un et de l'autre.

Considerant tout cecy, je me rejouissois d'avoir trouvé un maistre qui pourroit enseigner les raisons des choses: par exemple si la terre estoit plutôt ronde que platte, et pourquoy il ait esté mieux qu'elle fut ainsi qu'autrement... De plus je m'attendois qu'en disant que la terre est au milieu de l'univers, ou non, il m'expliqueroit pourquoy cela ait esté le plus convenable. Et qu'il m'en diroit autant du soleil, de la lune, des étoiles et de leurs mouvements...Et qu'enfin, après avoir monstré ce qui seroit convenable à chaque chose en particulier, il me montreroit ce qui seroit le meilleur en général.

Plein de cette espérance, je pris et je parcourus les livres d'Anaxagore avec grand empressement, mais je me trouvay bien éloigné de mon compte, car je fus surpris de voir qu'il ne se servoit point de cette intelligence gouvernatrice qu'il avoit mise en avant, qu'il ne parloit plus de l'ornement ny de la perfection des choses, et qu'il introduisoit certaines matieres etheriennes peu vraisemblables.

En quoy il faisoit comme celui qui ayant dit que Socrate fait les choses avec intelligence, et venant par apres à expliquer en particulier les causes de ses actions, diroit qu'il est assis icy, parce qu'il a un corps composé d'os, de chair et de nerfs, que les os sont solides, mais qu'ils ont des intervalles ou junctures, que les nerfs peuvent estre tendus et relachés, que c'est par là que le corps est flexible et enfin que je suis assis.

Ou si voulant rendre raison de ce present discours, il auroit recours à l'air, aux organes de voix et d'ouïe, et semblables choses, oubliant cependant les véritables causes, sçavoir que les Atheniens ont cru qu'il seroit mieux fait de me condamner que de m'absoudre, et que j'ay cru moy mieux faire de demeurer assis icy que de m'enfuir. Car ma foy, sans cela il y a long temps que ces nerfs et ces os seroient aupres des Boeotiens et Megariens, si je n'avois pas trouvé qu'il est plus juste et plus honneste à moy de souffrir la peine que la patrie me veut imposer que de vivre ailleurs vagabond et exilé. C'est pourquoy il est déraisonnable d'appeler ces os et ces nerfs et leurs mouvemens des causes.

*Il est vray que celui qui diroit que je ne sçaurois faire tout cecy sans os et sans nerfs auroit raison, mais autre chose est ce qui est la veritable **cause** ... et ce qui n'est qu'une **condition** sans laquelle la cause ne sçauroit estre cause...*

Les gens qui disent seulement, par exemple que le mouvement des corps à l'entour soutient la terre là ou elle est, oublient que la puissance divine dispose tout de la plus belle maniere, et ne comprennent pas que c'est le bien et le beau qui joint, qui forme et qui maintient le monde ... » Jusqu'icy Socrate, car ce qui s'en suit chez Platon des idées ou formes n'est pas moins excellent, mais il est un peu difficile.

Or puisqu'on a tousjours reconnu la sagesse de Dieu dans le detail de la structure mecanique de quelques corps particuliers, il faut bien qu'elle se soit monstrée aussi dans l'œconomie generale du monde et dans la constitution des loix de la nature. Ce qui est si vray qu'on remarque les conseils de cette sagesse dans les loix du mouvement en general. Car s'il n'y avoit dans les corps qu'une masse étendue et s'il n'y avoit dans le mouvement que le changement de place, et si tout se devoit et pouvoit deduire de ces definitions toutes seules par une necessité geometrique ; il s'en suivroit comme j'ay montré ailleurs, que le moindre corps donneroit au plus grand qui seroit en repos et qu'il rencontreroit, la même vitesse qu'il a, sans perdre quoyque ce soit de la sienne : et il faudroit admettre quantité d'autres telles regles tout a fait contraires à la formation d'un systeme. Mais le decret de la sagesse divine de conserver toujours la même force et la même direction en somme, y a pourveu.

Je trouve même que plusieurs effets de la nature se peuvent demonstrier doublement, sçavoir par la consideration de la cause efficiente, et encor à part par la consideration de la cause finale, en se servant par exemple du decret de Dieu de produire tousjour son effect par les voyes les plus aisées et les plus determinées, comme j'ay fait voir ailleurs en rendant raison des

regles de la catoptique et de la dioptrique, et en diray davantage tantost.

Il est bon de faire cette remarque pour concilier ceux qui esperent d'expliquer mechaniquement la formation de la première tissure d'un animal, et de toute la machine des parties, avec ceux qui rendent raison de cette même structure par les causes finales. L'un et l'autre est bon, l'un et l'autre peut estre utile, non seulement pour admirer l'artifice du grand ouvrier, mais encore pour découvrir quelque chose d'utile dans la physique et dans la Medecine. Et les auteurs qui suivent ces routes differentes ne devraient point se maltraiter. Car je voy que ceux qui s'attachent à expliquer la beauté de la divine Anatomie, se moquent des autres qui s'imaginent qu'un mouvement de certaines liqueurs qui paroist fortuit a pu faire une si belle variété de membres, et traitent ces gens là de temeraires et de profanes. Et ceux cy au contraire traitent les premiers de simples et de superstitieux, semblables à ces anciens qui prenoient les physiciens pour impies, quand ils soutenoient que ce n'est pas Jupiter qui tonne, mais quelque matière qui se trouve dans les nues. Le meilleur seroit de joindre l'une et l'autre considération, car s'il est permis de se servir d'une basse comparaison, je reconnois et j'exalte l'adresse d'un ouvrier non seulement en montrant quel desseins il a eus en faisant les pieces de sa machine, mais encor en expliquant les instrumens dont il s'est servi pour faire chaque piece, sur tout quant ces instrumens sont simples et ingenieusement controuvés. Et Dieu est assez habile artisan pour produire une machine encor plus ingenieuse mille fois que celle de nostre corps, en ne se servant que de quelques liqueurs assez simples expressement formées en sorte qu'il ne faille que les loix ordinaires de la nature pour les deméler comme il faut à fin de produire un effect si admirable, mais il est vray aussi, que cela n'arriveroit point, si Dieu n'estoit pas auteur de la nature.

Cependant je trouve que la voye des causes efficientes, qui est plus profonde en effect et en quelque façon plus immediate et a priori, est en recompense assez difficile, quand on vient au detail, et je croy que nos Philosophes le plus souvent en sont encor bien éloignés.

Mais la voye des finales est plus aisée, et ne laisse pas de servir souvent à deviner des vérités importantes et utiles qu'on seroit bien longtems à chercher par cette autre route plus physique, dont l'Anatomie peut fournir des exemples considerables. Aussi tiens-je que Snellius qui est le premier inventeur des regles de la refraction aurait attendu long temps à les trouver, s'il avoit voulu chercher premierement comment la lumière se forme. Mais il a suivi apparemment la methode dont les anciens se sont servis pour la catoptrique, qui est en effet par les finales. Car cherchant la voye la plus aisée pour conduire un rayon d'un point donné à un autre point donné par la reflexion d'un plan donné (supposans que c'est le dessein de la nature), ils ont trouvé l'égalité des angles d'incidence et de reflexion, comme l'on peut voir dans un petit traité d'Heliodore de Larisse et ailleurs. Ce que Mons. Snellius, comme je croy, et apres luy (quoyque sans rien sçavoir de luy), M. Fermat ont appliqué plus ingenieusement à la refraction. Car lorsque les rayons observent dans les mêmes milieux la même proportion des sinus qui est aussi celle des resistances des milieux, il se trouve que c'est la voye la plus aisée ou du moins la plus déterminée pour passer d'un point donné dans un milieu à un point donné dans un autre. Et il s'en faut beaucoup que la demonstration de ce même theoreme que M. des Cartes a voulu donner par la voye des efficientes, soit aussi bonne. Au moins y a-t-il lieu de soubçonner qu'il ne l'auroit jamais trouvée par là, s'il n'avoit rien appris en Hollande de la decouverte de Snellius.

La science rejoint-elle l'être ?

Hubert SAGET

Résumé : La « preuve » de l'existence de Dieu par l'ordre observé dans le monde avait déjà cours dans l'Antiquité. On la trouvait dans un discours d'Octavius l'Africain, en l'an 211, comme on la retrouve chez les scolastiques ou même chez Kant. Mais les découvertes de la science actuelle, et tout spécialement de la biologie, redonnent à cette démarche une force décuplée par la minutie et la complexité à l'œuvre dans chaque être vivant. « C'est l'athéisme qui est difficile », conclut H. Saget à la suite d'Etienne Gilson, puisque le hasard ne peut créer de formes ni même les entretenir. Mais c'est encore un éloge indirect à la grandeur de notre liberté, que de voir un savant comme Jacques Monod se rebeller devant l'évidence.

Dieu serait injuste si la foi était une question d'intelligence ou de savoir, comme le suggère la fameuse formule : un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science en rapproche.

Mais Dieu est juste, aussi la foi est-elle largement indépendante du plus ou du moins d'intelligence des individus, comme le démontre l'existence de croyants et de négateurs, de tous les niveaux et de tous les milieux ; la foi est une question de liberté : inégaux par l'intelligence, les hommes sont en effet égaux par la liberté, qui est simplement la faculté que nous avons de dire « oui » ou de dire « non », d'acquiescer ou de refuser, faculté par laquelle les hommes les plus différents sont égaux entre eux, égaux à Dieu lui-même ainsi que Descartes l'affirmait.

Mais il faut tout de suite nuancer : la foi n'est pas pour autant étrangère à la « raison », entendue au sens, cette fois, de la « lumière naturelle », commune à tous les hommes, refusée aux animaux, et qui est un absolu non susceptible de degrés.

Et en ce sens, tout homme venant au monde est capable de comprendre l'argument de simple bon sens, du célèbre discours d'Octavius, Africain vivant à Rome, qui s'exprimait ainsi, en l'année 211 de notre ère, en vue de prouver à son ami Cécilius, l'existence de Dieu à partir de la seule expérience que nous ayons de la nature.

« Je suppose, dit Octavius, que vous entriez dans une maison dont les appartements sont magnifiquement meublés, et où tout est dans l'ordre le plus parfait : pourriez-vous, à ce spectacle, douter qu'il n'y eût dans la maison un maître qui veille à tout, et dont la nature est bien supérieure à celle des ameublements que vous admirez ? De même quand vous envisagez le ciel et la terre, et que vous considérez l'harmonie et l'enchaînement, qui

de différents êtres, forment un ensemble admirable, vous ne pouvez révoquer en doute l'existence d'un Seigneur suprême, qui par ses perfections efface l'éclat des astres, et qui est infiniment plus digne d'admiration que tous les ouvrages de ses mains ».

Cette preuve, pour être à la portée des esprits les plus ordinaires, n'en a pas moins une force et une évidence que toute la subtilité imaginable ne peut ni éluder ni affaiblir.

Elle revient à faire observer que le « plus » ne saurait sortir du « moins », ou que l'ordre ne saurait émerger spontanément du chaos, sans avoir été conçu et réalisé par une intelligence qui lui soit supérieure, seule capable d'en rendre compte, ou plus simplement encore que tout effet doit avoir une cause qui soit à sa hauteur, et que même si cette cause demeure cachée, nous sommes invinciblement amenés à l'idée de son existence, à partir de la connaissance de ses effets. Il y a là une exigence de la raison humaine, que l'expérience a toujours vérifiée.

Et c'est encore dans cette figure que raisonnera Kant, seize siècles plus tard, dans un passage bien connu de la « Critique du jugement » : « Supposez, dit-il à peu près, que sur le sable d'un désert que je croyais inhabité, je découvre régulièrement tracée, une forme géométrique, par exemple un hexagone : jamais je n'arriverai à penser que le hasard de causes « dépourvues de raison », dit-il, les vents, les pas des animaux, aient pu susciter l'apparition de cette figure, pourtant si simple ; et toujours je serai obligé d'invoquer une cause invisible pour l'expliquer, c'est-à-dire une intelligence, un esprit, qui l'ait conçue et réalisée ; ce qui fait dire à Kant que l'hexagone (ou toute autre figure régulière) est possible en raison seulement, c'est-à-dire impossible en vertu de la « déraison » des mouvements purement fortuits des grains de sable les uns par rapport aux autres, sous l'influence de ces causes « déraisonnables » que sont les vents ou les pas des animaux.

De cela, nous sommes intimement, immédiatement persuadés, et aucun sophisme ne peut nous convaincre du contraire : l'hexagone tracé sur le sable, devient tout de suite le signe d'une invisible présence, celle de l'être dans un monde que nous avons jusqu'alors cru abandonné au néant. L'hexagone devient ainsi la marque de l'être, le chiffre de l'être, et c'est le principe de la signification de toutes les « formes » qui se détachent sur le fond de neutralité générale du monde : si du tableau noir pouvaient sortir des figures ou des lettres, celles que j'y trace seraient dépourvues de sens et de valeur. Pour qu'elles puissent en avoir une et représenter l'esprit, il faut que de cette surface, abandonnée à elle-même, rien à tout jamais ne puisse sortir.

C'est la condition nécessaire de toute signification, comme manifestation de l'esprit.

Il faut encore ajouter, ce que Kant ne dit pas, que si je reviens voir dans un mois, dans un an, comme dit Bérénice, ce qu'il sera advenu de l'hexagone, son effacement, sa destruction, seront fonction croissante du temps. Autrement dit le hasard, incapable de le construire, est fort capable de le détruire. Il le détruira même nécessairement, à moins que l'auteur du geste créateur ne vienne rafraîchir la figure qu'il avait tracée. Laisée à elle-même, la forme hexagonale artificiellement apparue, ne saurait que disparaître.

Plus simplement encore, si je vois une voiture mise en marche sans chauffeur, faire cent mètres sur la route sans verser dans le fossé, j'admettrai que ce soit possible par hasard. Si je la vois aller de Dunkerque à Bayonne sans accident, je ne croirai jamais qu'elle ait pu le faire sans avoir été guidée par une conscience, capable de connaissances et d'action.

Pour citer encore un exemple, Adolphe Thiers dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, compare les deux batailles simultanées d'Ulm, livrée par Moreau, et de Marengo, menée par Bonaparte. Et il observe qu'une bataille dirigée par un génie supérieur comme le Premier consul, ne laissait aucune place au hasard, que tout y était prévu, jusqu'au moindre détail : « *Il n'y a pas de détails* », dira Napoléon.

Il avait tout organisé et disposé en vue du franchissement si imprévisible des montagnes, jusqu'aux bourreliers et maréchaux-ferrants, comme dans un organisme vivant où tout est ordonné de façon hautement cohérente ; qu'en revanche dans un affrontement commandé par un esprit de moindre envergure, comme Moreau, il y avait encore des « combats de hasard », qui n'avaient été voulus par aucun des deux partis, et qui témoignaient d'une imperfection dans la maîtrise des événements.

Le propre du hasard est donc de révéler l'absence ou la carence d'un pouvoir organisateur.

Alors pourquoi recourir au hasard comme principe d'explication de l'ordre du monde, comme le font plus ou moins ouvertement ceux qui nient l'existence d'une intelligence créative, comme l'a fait expressément Jacques Monod dans *Le Hasard et la Nécessité* ?

A celui qui refuse une causalité intelligente et transcendante, il ne reste pas d'autre alternative pour expliquer le monde qu'une causalité aveugle et immanente. Qu'est-ce que le hasard ? La définition universellement acceptée, celle de Cournot, le nomme « rencontre de séries causales indépendantes ». La rencontre de deux véhicules au coin d'une rue n'est un hasard, que si elle n'a été voulue par aucun des deux conducteurs, si elle est donc étrangère à toute intention, à toute volonté intelligente. Si l'un des deux chauffeurs a voulu tuer l'autre, ou se suicider, ce n'est plus un hasard. **Il suffit donc que l'esprit s'avance, pour que le hasard recule.** En revanche, le retrait de l'esprit engendre le hasard. Qu'est-ce qu'un monde abandonné au hasard ? C'est un univers d'où l'esprit est absent, et c'est encore ce que montrent les jeux de hasard, où le seul fait de jeter le dé, de l'abandonner à l'espace, suffit à engendrer la fortune.

Or l'athéisme en est réduit, pour expliquer le monde, à invoquer une causalité de cette sorte, puisque par principe il refuse d'y voir le produit d'une intelligence organisatrice. Il ne lui reste plus alors d'autre ressource que la relation purement extérieure, résultant de l'appartenance à l'espace, des choses et des êtres de l'Univers.

Et entre ces deux termes, le hasard de l'espace ou l'anti-hasard de l'esprit, il n'y a pas de position médiane, pas de nuance intermédiaire : c'est ou l'un ou l'autre qui régit le monde. Nous sommes acculés à ce dilemme ; celui qui rejette l'idée d'un Créateur, se trouve invinciblement renvoyé à l'autre terme de l'alternative, la causalité aveugle de la pure extériorité : causalité de l'être ou causalité du néant.

Mais il doit alors prendre garde, car sa position est dangereuse : si on lui démontre que le hasard n'est pas créateur, qu'il est même uniformément destructeur, qu'il ne saurait donc engendrer rien qui ressemblât à un être, à un ordre, à une structure intelligente et cohérente, alors il se trouvera obligé d'admettre l'existence d'une cause qui soit à la hauteur de cet effet que constitue l'harmonie du monde et l'existence des êtres organisés : il sera obligé, s'il est de bonne foi, de convenir que dans un monde où le hasard dégrade si manifestement l'information, l'existence des formes organisées de toute nature, celle en particulier des êtres vivants, témoigne d'une causalité d'un tout autre ordre que le simple fait de « rencontre » des séries causales dans l'espace, le seul pourtant que le matérialiste en soit réduit à invoquer. **C'est l'athéisme qui est difficile**, comme l'observait déjà Gilson.

« S'il est de bonne foi », il devra reconnaître l'impuissance créative du hasard pur, et de cette impuissance conclure à l'existence d'une puissance analogue, encore qu'infiniment supérieure à celle de l'esprit humain. Mais encore faut-il qu'il le soit. Et s'il ne l'est pas, rien ne pourra l'y contraindre, car les preuves de l'existence de Dieu s'adressent à notre liberté. C'est pourquoi saint Thomas d'Aquin préférerait parler de voies qui mènent à Dieu plutôt que de preuves : Dieu ne peut pas être prouvé comme par une démonstration de géométrie. Sinon la foi n'aurait aucun mérite, et du reste tout le monde croirait.

C'est pourquoi la conclusion dont nous parlons ici est à la fois nécessaire et libre. Nécessaire, car il est absolument impossible, et nous le savons de science certaine, que l'ordre émerge spontanément du non-être, c'est une exigence absolue de la raison, que confirme toute l'expérience ; libre cependant car la cause du monde est invisible et ne saurait être connue que de façon indirecte, par la grandeur de ses effets.

Et il sera toujours possible à l'athée d'objecter qu'on ne « voit » pas l'auteur du monde, comme dans l'exemple d'Octavius, où son existence est inférée de l'harmonie que je constate dans la disposition de l'intérieur de la maison.

C'est donc plutôt par la critique des pseudo-explications scientistes que l'on se trouve conduit vers la seule explication qui rende vraiment

compte de l'ordre du monde, et qui est celle de l'existence d'un être transcendant.

« *L'amour recherche la liberté comme liberté* », a écrit Jean-Paul Sartre, en parlant de l'amour humain. Il voulait dire par là que lorsqu'un homme s'intéresse à une femme, tout ce qu'il obtient en réponse à ses avances n'a de valeur que si cela émane de la liberté de cette femme. Tout ce qui est obtenu en amour sous la contrainte est par là même dévalué. Il y a donc un rapport d'essence entre l'amour et la liberté.

Cela s'applique aussi à l'amour divin : si donc on pose l'amour divin comme premier, il s'ensuit la liberté humaine comme seconde, et le mal qui vient seulement en troisième place, comme possibilité de refus.

Il fallait donc que la situation de l'homme par rapport à la Vérité fût ce qu'elle est en effet. Il fallait qu'en sa présence même, l'homme demeurât libre, et donc qu'il y eût « assez d'obscurité pour que ceux qui veulent se damner se damnent », comme dit Pascal, mais aussi « assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables ».

Depuis Pascal, l'obscurité semblait s'être épaissie, avec les tentatives d'explication matérialiste de la vie. Elle s'est dissipée aujourd'hui, par le progrès même de la science, au point que la clarté ne fut jamais aussi grande. C'est cette situation que nous évoquons ici.

« *Depuis la création du monde*, dit saint Paul dans l'Épître aux Romains, *les perfections invisibles de Dieu se découvrent aux yeux de l'intelligence par les œuvres créées, tant sa puissance, son éternité, que sa divinité* ». Aussi les hommes sont-ils « inexcusables », ajoute-t-il, de n'avoir pas cru en Dieu.

Combien plus inexcusables encore sont ceux qui, pour justifier leur incroyance, se retranchent derrière une science contemporaine qui appelle au contraire la Révélation.

La science avec ou sans conscience¹

Dr Daniel Saelens²

Résumé : Le temps n'est plus à l'acceptation aveugle de toute découverte scientifique, quelle qu'elle soit. Avant de la qualifier de « progrès », il convient d'en faire une étude raisonnée, à la lumière des grandes lois de la nature, de ses conséquences individuelles ou sociales, et de son action sur notre environnement. La crise de la vache folle, les déchets non recyclables, sont autant de signes qui nous invitent à un retour sur la science contemporaine, non pour l'amoinrir, mais pour la sauver en lui assurant un avenir

¹ « *Les Amis de l'Homéopathie* », Bruxelles, Mars 2002

² Médecin vétérinaire, le Dr Saelens est président de l'Ecole Belge d'Homéopathie

durable.

Nous vivons dans une société où la science est toute puissante, au point de devenir notre religion moderne, l'arbitre suprême. Il arrive pourtant souvent que les experts ne soient pas d'accord en eux. La problématique des OGM en est un bel exemple. Sans parler des « vérités scientifiques indiscutables » remises en question quelques années plus tard, on ne compte plus le nombre des médicaments utilisés à grande échelle, puis retirés du commerce (ainsi le célèbre Softénon). La farine carnée, sous-produit des clos d'équarrissage, était donnée pour un excellent aliment du bétail jusqu'au jour où la vache a commencé à perdre la tête...

Penchons-nous sur la signification de mots. Voyons quelles sont les conditions nécessaires pour être admis dans le sacro-saint « club des scientifiques » au nom duquel tout paraît possible. S'il s'avère par cette étude que rendre les vaches folles en les rendant carnivores, que permettre aux femmes ménopausées d'être enceintes, que reproduire des mammifères par clonage, que brûler en quelques décennies des réserves énergétiques non renouvelables, qu'accumuler des embryons humains dans des congélateurs... est une attitude scientifique, alors comment se dire fiers d'être scientifiques!

Définitions

Entre un dictionnaire de 1950 et son édition de l'an 2000, on peut constater une évolution dans la définition du mot 'Science'. Ce terme désignait en 1950 la connaissance exacte et raisonnée d'une matière donnée. Les sciences naturelles constituaient un ensemble de connaissances coordonnées. Aujourd'hui, la 'Science' se définit comme un ensemble cohérent de données démontrables par expérimentation et prouvées.

Jusqu'au Moyen Âge, la connaissance n'était pas expérimentale. Héritée de la nuit des temps, elle se mêlait à la religion. Les scientifiques étaient aussi philosophes ou religieux. Leur savoir n'était pas mis en doute, mais appliqué avec un talent extraordinaire. En témoignent les cathédrales qui défient les âges et qui ont été édifiées à l'aide de techniques toujours inégalées.

Avec la Renaissance et son ébullition d'idées, commence la découverte expérimentale des grandes lois qui régissent l'univers. C'est l'euphorie de la découverte. Des chercheurs indépendants – parfois méprisés dans un premier temps - donnent naissance à des inventions vulgarisées par l'industrie et la finance. L'ère industrielle commence. Ces pionniers pouvaient encore établir des correspondances entre leurs connaissances religieuses, alchimiques³ ou astrologiques, et leurs observations et applications pratiques.

Les vieux dictionnaires reprennent d'ailleurs les termes de 'science infuse' ou 'occulte' dans leur définition de la science. En revanche, le dictionnaire actuel a supprimé ces notions, sans doute par crainte de nuire à la respectabilité de la Science

Pour être scientifique

Plusieurs critères sont apparus récemment dans la définition de 'scientifique'

³ Newton, en particulier, a laissé des millions de pages d'écrits alchimiques et théologiques, restés sous le boisseau jusqu'en 1930.

1) La connaissance exacte

('exact' = juste, conforme à la règle, à la vérité) Le premier critère de la Science est d'être conforme à la vérité, à la règle. Les grands savants ont mis en évidence des **vérités**, des réalités: La terre est ronde. Le sang circule dans les vaisseaux sanguins. Les animaux peuvent être classés en embranchements, ordres, espèces, races, et c... L'industrie applique et vulgarise ces lois, universelles dans des inventions que l'on n'imaginait guère auparavant.

Depuis quelques décennies, pourtant, des recherches scientifiques poursuivent le but opposé, c'est-à-dire de ne plus être conforme à la règle. La science essaie par tous les moyens d'échapper aux lois naturelles universelles. Les vaches ne doivent plus être herbivores. Les femmes ménopausées peuvent être enceintes. Les animaux supérieurs ne doivent plus passer par la reproduction sexuée pour se reproduire. Le clonage suffit. La stérilité devient synonyme de santé.

La notion d'exactitude a disparu de la définition de la Science puisque le but des recherches devient de ne plus être exact (conforme à la règle).

2) La connaissance raisonnée

('raison' = faculté par laquelle l'homme peut connaître, juger et déterminer sa conduite d'après cette connaissance)

Pour bien comprendre le sens de ce terme, il faut décortiquer le progrès scientifique dans ses différentes étapes:

A) La recherche fondamentale : première étape du travail scientifique, qui met en évidence la loi fondamentale. Elle est ce qu'il y a de plus objectif dans la science parce qu'elle est indépendante du chercheur (si celui-ci est honnête). Mesure le phénomène étudié et met en lumière des lois et systèmes sous-jacents.

B) La science appliquée, deuxième étape. Une fois la loi découverte, voir comment l'appliquer en tant que progrès scientifique, pour l'avantage du genre humain.

C) L'industrialisation, la mise sur le marché, le marketing, la promotion. L'invention bien analysée, dont il s'avère qu'elle est un progrès, est produite en masse pour en faire profiter un maximum de gens.

C'est surtout à partir de la deuxième étape que la raison intervient. En effet, mettre sur le marché une nouvelle invention suppose qu'elle amène un véritable progrès, bénéfique pour tous, y compris la nature. Il faut sans cesse confronter la science appliquée aux lois fondamentales et étudier toutes les conséquences de nos actes. Il est complètement déraisonnable de produire des éléments sans avoir pensé à la suite des événements, par exemple au recyclage des déchets. L'invention de la roue et la traction chevaline n'ont pas provoqué de catastrophe écologique et sont donc de véritables progrès. C'est la raison (détermination de la conduite d'après les connaissances) qui doit guider l'homme dans l'application de ses découvertes

La raison fait intervenir le principe de solidarité. Ce dernier interdit à l'homme de vulgariser des inventions si elles ne sont pas bénéfiques à toute la création, ou lui permet de les utiliser à certaines conditions. Une caricature pour bien comprendre cette notion: si l'on n'utilisait les moteurs que pour ce que le cheval ne sait pas faire, il n'y aurait pas de problème de pollution. Par manque de raison dans l'utilisation, une découverte géniale devient néfaste plutôt que bénéfique.

Bien des découvertes scientifiques sont lancées au plus vite, sans être passées au crible de la raison. C'est pourquoi il était sans doute plus "raisonnable" de supprimer cette notion du dictionnaire !

3) La Science est un ensemble de faits coordonnés

L'observation et l'expérimentation débouchent sur un ensemble de faits qu'il faut coordonner, c'est-à-dire mettre en ordre. La définition de « coordonner » a glissé, elle aussi. En 1950: « combiner selon certains rapports, dans l'ordre assigné par la **forme** ou la **nature** des éléments ». En 2000 : « agencer des éléments pour former un ensemble **cohérent** ».

Lorsque le dictionnaire de 1950 parle d'ensemble coordonné, cela implique de se plier à l'**ordre** assigné par la nature des éléments. Le scientifique ne fait donc que dévoiler un lien existant dans la nature même des éléments. Pas question d'inventer ou créer des liens artificiels. En 2000, les définitions de « cohérent » et de « coordonner » (agencer des éléments pour former un ensemble cohérent) sont beaucoup moins strictes : il suffit que toutes les parties se tiennent et s'organisent logiquement.

Prenons le problème de la vache folle. La vache mange des protéines d'origine végétale. Les protéines sont des séquences d'acides aminés. Les protéines provenant de cadavres également. Il est donc possible de donner des protéines d'origine animale réduites en poudre et complétées des acides aminés manquants. Ceci est un ensemble cohérent puisque toutes les parties se tiennent. Mais ce n'est pas un ensemble coordonné au vieux sens du terme puisque cet agencement est contraire à la nature des éléments : la vache est végétarienne par nature.

Avoir supprimé de la définition de la science cette notion de coordination est donc tout à fait cohérent avec la logique actuelle qui dicte de ne pas se plier à l'ordre assigné par la nature des choses.

4) Qui a de la rigueur. La rigueur nous renvoie à la notion d'exactitude dont nous avons déjà parlé dans le premier paragraphe.

5) Objectivité. Cette notion apparaît dans la version 2000 du mot 'scientifique'. Définition : « *qui ne fait pas intervenir d'éléments affectifs ou personnels dans ses jugements* ».

Cette objectivité est évidente dans la première phase de la recherche : la recherche fondamentale. La loi que la recherche met en lumière existe depuis toujours, indépendamment du chercheur. On comprend donc qu'elle soit objective.

Par contre, l'application dans la vie quotidienne doit être raisonnée, comme nous l'avons vu. Personne n'est capable de raisonner sans faire intervenir des éléments affectifs ou personnels.

Einstein et Oppenheimer ont certainement dû faire intervenir leurs sentiments lorsqu'ils se sont rendu compte de la puissance de la bombe atomique et de son utilisation prochaine par le pouvoir politique. Il est d'ailleurs bien connu que les grands scientifiques, étant donné qu'ils touchent souvent au fondamental des choses, finissent par faire de la philosophie. Ils essaient ainsi d'intégrer leurs découvertes dans ce qui reste malgré tout un grand mystère : celui de la vie.

Ces réflexions font intervenir des éléments subjectifs et n'enlèvent pourtant rien à la valeur scientifique de ces hommes. L'objectivité est donc sujette à caution. On peut comprendre qu'elle soit absente de l'ancienne définition. Les notions d'exactitude, de raisonnement et de coordination suffisaient.

Il est sûr et certain que toutes les recherches "scientifiques" effectuées par l'industrie ou par l'Etat, ou les recherches universitaires sponsorisées par les mêmes industries, ont en commun une objectivité sujette à caution. A ce propos, citons quelques extraits de l'encyclopédie *Alpha*, parlant de l'objectivité de la science.

« Ces piétinements font apparaître un côté délicat de « l'objectivité scientifique ». La compétence des savants est scientifique, mais leurs décisions ont d'énormes conséquences politiques et sociales, et leur consensus n'est pas toujours rationnel (...).

Notre science se fait dans le regret de l'innocence perdue. L'Etat n'agit pas en mécène, mais intègre le savoir scientifique dans la production, au détriment peut-être des finalités propres de la science. Ce n'est pas l'hégémonie de la science qu'il faut craindre, mais que des demi-savants ou d'habiles illusionnistes n'usent d'un langage emprunté, aux apparences de rigueur et d'objectivité, pour habiller des convictions ou des projets condamnables. »

Ce texte date de 1972. On peut malheureusement constater son actualité criante.

CONCLUSION

La plupart des recherches actuelles n'étant plus du tout scientifiques, la définition de la Science a été modifiée, lui ôtant toute substance. C'était plus facile que d'arrêter cette machine infernale utilisant la technique de la terre brûlée, détruisant tout sur son passage, et que l'on appelle si pompeusement "les progrès de la science". Nous devons absolument continuer à travailler de la façon la plus scientifique possible, c'est-à-dire répondre aux trois critères indispensables:

Exactitude : se remettre à la norme, à la règle. Il nous faut connaître et domestiquer les lois fondamentales qui régissent l'univers. Pas en inventer des nouvelles qui vont à l'encontre du bon sens.

Raison : tout homme doit penser à la conséquence de ses actes à court, moyen et long terme. Cela différencie d'ailleurs l'homme de l'animal. L'homme qui ne raisonne pas devient bestial et la plus nuisible des créatures terrestres.

Coordonner toutes les informations : la recherche scientifique, c'est tout décortiquer, c'est vouloir comprendre le moindre détail. Lorsque toutes les pièces détachées sont là, il faut les remettre dans le bon ordre, dans l'ordre prévu par la nature et pas dans un nouvel ordre réinventé par l'homme.

La seule façon de nous sortir de la spirale infernale de destruction (d'autodestruction) actuelle sera scientifique (dans le vrai sens du terme). Il ne peut être question de retour en arrière, ni de rejet des découvertes extraordinaires de cette période matérialiste. Il faut les comprendre, les compléter et les intégrer dans un véritable projet scientifique, humble et raisonné. Cette crise ne peut être surmontée qu'à partir de l'avenir. La solution est "demain" et pas "hier".

Recherche : la liberté ou la mort

Jacques Benveniste

Présentation : Jacques Benveniste vient de passer dans l'autre monde. Esprit tourmenté, privé des lumières de la foi, comme de la paix intérieure que procure la confiance en la Providence divine, il aurait pu figurer dans les biographies rédigées par Pierre Lance sous le titre « *Savants maudits, chercheurs exclus* »¹, s'il n'avait été longtemps Directeur de Recherches à l'Inserm avec une grande autonomie de fonctionnement et tous les avantages liés à son statut officiel.

Mais la publication dans *Nature* (revue difficilement qualifiable d'officieuse ou de farfelue) de ses travaux sur « la mémoire de l'eau » allait déclencher une vaste polémique internationale dont les remous durent encore. Nous l'avions visité alors dans son laboratoire, et nous avons pu observer une expérience dans laquelle une solution aqueuse recueillait une information électromagnétique et produisait les effets attendus sur les battements d'un cœur de poulet. Même s'il est resté à mi-chemin dans sa recherche de la Vérité, nous avons cru convenable de rendre ici hommage à la démarche du chercheur en reproduisant un « courrier des lecteurs » qu'il avait envoyé à la revue *Science et Avenir* à la suite d'un dossier, publié en janvier 2002, sur « *les hérétiques de la science* ». Surmontant un ressentiment compréhensible, J. Benveniste dépasse une critique stérile et propose des mesures de redressement pour la recherche publique française.

Le dossier sur les hérétiques, excellent, est peut être l'amorce d'un débat sur le confinement dogmatique de la recherche scientifique. Ou peut-être pas, car le système scientifico-industriel fera encore le gros dos. Quoi qu'il en soit, il faut pousser l'analyse, vu l'importance pour l'avenir de rétablir la liberté de la recherche.

Les six « hérétiques » n'ont pas décidé « d'entrer en dissidence ». Ce sont des chercheurs classiques, souvent très impliqués dans l'institution, comme je le fus. Ils n'ont pas « disjoncté » un jour, adhérant à un autre modèle d'acquisition des connaissances, divinatoire par exemple.

¹ Ed. Trédaniel, Paris, 2003

Ils ont fait ce qui est le coeur, l'essence, l'essentiel du travail de découverte : observer des résultats « anomaux » qui pourraient conduire à modifier des théories établies, et ne pas les rejeter, comme le commanderaient prudence, négligence et conservatisme. Cela s'appelle un changement de paradigme, mouvement normal de la science, apparemment interdit désormais. Ce n'est pas une décision de quelques-uns. C'est que l'appareil de recherche s'est monstrueusement hypertrophié, avec de colossaux enjeux médiatiques, politiques et économiques. Comme la Sorbonne au Moyen Âge, il s'est ossifié dans le conformisme, le respect de certitudes en fait éparses et embryonnaires, déclarées socles intangibles d'une Science-Vérité, absolue et définitive, qui ne peuvent être questionnées sous peine d'excommunication. Combien de fois ai-je entendu de la bouche d'apparatchiks aveugles à la réalité du processus de recherche, au pouvoir pourtant, et aussi de scientifiques authentiques, ces mots aux accents théologiques : « Je n'y crois pas ! » ? Et cela sans qu'ils aient examiné les résultats, les faits dont le scientifique est, devrait être, l'esclave.

La question centrale n'a pas été posée: « Que reproche-t-on à ces chercheurs ? » Au pire, de se fourvoyer dans des hypothèses absurdes nées de résultats douteux. On condamne l'erreur supposée. Or, pour le paradigme dominant, toute nouvelle hypothèse est absurde et tout résultat « aberrant » est douteux. L'erreur est intrinsèque de toute exploration vraie, pas celle du n-ième gène de l'obésité. C'est le moteur de la recherche scientifique. « *If we knew what it was we were doing, it would not be called research, would it?* »² (Einstein) Cette réprobation manichéenne, infantile, de l'erreur (comme si l'on renvoyait Zidane pour avoir manqué 3 buts) est une redoutable menace pour les idées nouvelles en science. Conséquence : la technologie actuelle, abusivement confondue avec la recherche scientifique (voir la génétique), prospère sur les fondamentaux acquis entre 1900 et 1950.

² Si nous savions ce que nous étions en train de faire, on ne parlerait pas de « recherche » !

Où sont les pairs actuels des Newton, Einstein, Planck (dont Maddox³ m'a dit que *Nature* ne publierait pas aujourd'hui la théorie des quanta), Bohr, Heisenberg, Curie, Dirac, de Broglie...?

Cette obsession pseudo-rationaliste exerce ses ravages en France plus qu'ailleurs, tant les lobbies, se réclamant des Lumières pour mieux « fatwer » toute pensée déviante, « obscurantiste », y sont politiquement et médiatiquement puissants. Les médias « de gauche », les magazines scientifiques, censés être aux avant-postes du combat pour la liberté de penser une science différente, sont tellement complaisants pour la Science, qu'ils occultent tout ce qui paraît menacer sa quiétude impériale. Pour mesurer le décalage entre l'arrogance et la médiatisation outrée des lobbyistes et leur modeste rang international, rappelons quelques scandaleux et menaçants zéros que les médias et les politiques font semblant de ne pas voir : zéro prix Nobel pour l'Inserm, les secteurs sciences de la vie du CNRS et de l'Ecole normale supérieure, le Collège de France, l'Inra, le CEA... et, depuis 36 ans, l'Institut Pasteur. Pas un médicament français dans les 20 nouveaux les plus vendus dans nos pharmacies. Aucun pour le sida. Notre recherche en pharmacologie disparue, « délocalisée » aux Etats-Unis. « *No comment* », sur les NTIC (40 000 Français émigrés à la Silicon Valley !) et les biotechnologies, les deux sources de la croissance. Les plans de soutien aux « jeunes pousses » se succèdent dans l'échec, sans comprendre que le blocage est en haut. Désastre national dû, comme celui de 1940, à l'abdication des politiques devant les « experts » statufiés de la guerre précédente. Faillite mortelle dont les dirigeants politiques et économiques, naïvement éblouis par ces « savants » à la réputation hexagonale auto-entretenu, n'ont pas, je le sais d'expérience, la moindre conscience.

Le « Saint-Office scientifique » condamne les six pour hérésie. Mais leur condamnation condamne le système qui la prononce.

³ Le rédacteur en chef de *Nature*

De ce constat navrant, mais arithmétiquement indiscutable, devrait émerger une autre politique de recherche, certes plus audacieuse que d'engouffrer des milliards dans des « *organismes puits sans fond* », selon l'expression lucide mais impuissante d'un ministre en exercice. En voici les grands traits : 1) Démantèlement des grands organismes (aucun n'est innovant dans le monde) en mini-Instituts régionaux (comme aux Etats-Unis, où les ayatollahs, puissants, ne peuvent contrôler le jaillissement diffus des innovations), l'Etat se réservant la programmation, le financement, la mise en oeuvre et l'évaluation des grands projets technologiques, où nous sommes « bons ». 2) Suppression du ministère de la Recherche, coûteux et inutile (les pays qui trouvent n'en ont pas) et des centaines de comités, agences et commissions chronophages et budgétivores, enfantés par cette néo-structuromanie qui ronge notre système de recherche. 3) « Défonctionnarisation » progressive des chercheurs, leur emploi à vie quoi qu'ils fassent - ou ne fassent pas - étant une spécialité française, risée du monde entier. 4) Interdiction de programmer la recherche fondamentale, toute programmation tuant l'innovation. 5) Enfin, une mesure, simple mais essentielle (elle devrait devenir constitutionnelle et être promue par *Science et Avenir* en ces temps préélectorales) : 5 % des crédits de recherche, y compris ceux des associations d'utilité publique, seront alloués à des projets refusés par les experts qui, par définition, perpétuent la science établie. Ce serait un « espace de dissidence », si vitale pour la recherche et pour toute la société. Echec assuré, pour 99 % des projets, mais la France redeviendrait en 10 ans une puissance scientifique et industrielle novatrice.

L'innovation est la source d'une culture autonome, souveraine, donc libre, donc rebelle, donc hérétique. Plus que jamais pour notre pays, c'est la liberté de chercher ou la mort.

Précision: le laboratoire à Washington où nos expériences ont été reproduites ne dépend pas du National Institute of Health (voir www.digibio.com).

HISTOIRE

*"Si l'homme est libre de choisir ses idées,
il n'est pas libre d'échapper aux conséquences des idées qu'il a choisies."
(Marcel François)*

Athéna et Eden (2ème partie) Le message caché de la façade Est du Parthénon. Claude Eon

Résumé : Après avoir identifié Zeus, Héra, Athéna et Héphaïstos aux premiers personnages de la Genèse, Robert B. Johnson, présenté ici par Claude Eon, en vient maintenant à reconnaître dans Atlas (qui soutient la voûte céleste) la figure d'Adam repoussant l'ordre venu du ciel pour donner à l'humanité un espace libéré de la tutelle divine (le laïcisme, déjà !).

Hermès serait Chus, petit-fils de Noé, tandis qu'Hercule a tous les traits de Nemrod, vaillant chasseur (le lion de Némée, l'hydre de Lerne, etc.), mais aussi le chef de la révolte contre Dieu à Babel, comme Hercule recevant d'Atlas les pommes d'or du jardin des Hespérides (l'Eden). Cette relecture de la mythologie montre comment le récit de la Genèse comporte les faits originels dont se sont inspirés les auteurs des diverses mythologies.

LES HESPÉRIDES : une image du Paradis.

L'art grec ancien présente de multiples exemples d'un pommier avec trois pommes d'or et un serpent lové autour de l'arbre, à proximité duquel se tiennent dans des poses nonchalantes trois et parfois quatre jeunes femmes. Ce sont les Hespérides, filles de la Nuit, les nymphes du soir ou de l'ouest: *εσπερα* (*espéra*) signifiant le soir ou la région du couchant. Ceci désigne clairement le Paradis, en accord avec la Genèse qui place le développement de la civilisation à l'est d'Eden. D'après les sculptures au British Museum, on constate qu'aucune des trois nymphes ne semble s'intéresser à la naissance d'Athéna à qui elles tournent le dos. C'est que leur fonction est ici seulement de montrer l'endroit où Athéna, la nouvelle Ève déifiée, est née et où se situe l'origine du système religieux grec.

Leur attitude nonchalante est un autre indice de la référence au Paradis. Eden, en effet, vient de l'hébreu *âdan*, signifiant être doux ou plaisant et, au figuré, vivre voluptueusement, se délecter. Manifestement

l'endroit où se prélassent les Hespérides est un endroit merveilleux : le Paradis.

Le sort des Pommes d'Or est véritablement au cœur du message religieux grec. Initialement données par Zeus à Héra, (par le Serpent à Ève), elles sont désormais la propriété d'Athéna, l'Ève nouvelle, qui accorde à ses adorateurs l'intelligence et la sagesse du serpent, source de la civilisation moderne. L'agent du transfert du pouvoir d'Héra à Athéna est Héraclès (Hercule), que nous retrouverons plus loin. Le onzième travail d'Héraclès fut justement de se procurer les Pommes d'Or des Hespérides, et de les offrir à Athéna. Cet épisode essentiel mettant en cause Héraclès et Atlas, il faut s'attendre à voir ces dernières sur notre fronton ; ils s'y trouvent bien en effet.

ATLAS : il repousse les cieux et, avec eux, le Dieu du ciel.

Le personnage suivant sur notre fronton est Atlas. Pour s'être révolté contre Zeus avec ses frères les Titans, il fut condamné par Zeus à soutenir la voûte céleste. D'après R. Graves, Atlas signifie " celui qui ose " ou "celui qui souffre". Ces deux définitions conviennent à Adam quand il mangea le fruit défendu : il fut celui qui osa et, en conséquence, devint celui qui a souffert. Mais Atlas est plus que la simple figure d'Adam ; il représente l'humanité dans son ensemble se ménageant un espace pour les dieux qu'elle choisit d'honorer. La religion grecque est l'économie de Zeus, le Serpent transfiguré. Athéna est l'Ève soumise au Serpent et la déesse de sa sagesse. Le Dieu Suprême des cieux n'a pas de place dans cette économie. Pour la survie de la religion grecque, l'humanité doit continuer à repousser le ciel et son Dieu. Et les Grecs ont continué de repousser jusqu'à ce qu'ils aient perdu la connaissance de ce qu'ils repoussaient et oublié pourquoi ils le faisaient. *"Athéniens, je constate qu'à tous égards vous êtes éminemment religieux.*

*Car, lorsqu'en passant je regardais les objets de votre culte, j'ai trouvé même un autel avec cette inscription: AU DIEU INCONNU."*⁵

Nous retrouverons Atlas et son rôle dans la conquête des Pommes d'Or par Héraclès, lorsque nous en arriverons à ce personnage.

⁵ Actes 17, 22-23.

HERMÈS : Chus déifié relie l'Eden à la re-naissance de l'Ève du Serpent.

Le côté droit du fronton explique l'arrière-plan de la naissance d'Athéna. Il y eut d'abord la Nuit d'où sortit le Paradis (les Hespérides, le pommier et le Serpent), puis l'humanité (Atlas) repoussant les cieus et leur Dieu, afin que les hommes puissent devenir comme des dieux connaissant le bien et le mal. Mais alors survint le Déluge et la destruction de toute l'humanité sauf la famille de Noé, le juste. Les Grecs ont sculpté leur interprétation de cet événement sur le fronton ouest du Parthénon. Dans les générations ultérieures, le petit-fils de Noé, Chus, déifié par les Grecs sous le nom d'Hermès, remit une grande partie de l'humanité sous la domination de l'illumination et des promesses du Serpent comme à l'époque du Jardin d'Eden. De la sorte, Chus / Hermès prit une grande place dans le monde post-diluvien et finalement dans l'économie religieuse grecque. Il était l'exécuteur de la volonté de Zeus, ou de l'Olympe collectivement, chez les humains. Sur le fronton il portait certainement son caducée avec les deux serpents regardant l'un vers le passé et l'autre vers l'avenir.

Les Grecs reconnaissaient en Hermès l'auteur de leurs rites religieux et l'interprète des dieux. Ερμηνεύς (*herméneus*) signifie interprète, traducteur et, selon Platon, Hermès inventa le langage et la parole. Chus et son fils Nemrod sont liés à la fondation de Babylone et à la tour de Babel. Ils s'efforçaient, contrairement à l'ordre de Dieu, d'unifier l'humanité, sans Dieu.

Il faut dire que par son hérédité, Hermès était l'homme de la situation: son père était Zeus (le Serpent) et sa mère Maia, fille d'Atlas, celui qui repoussait les cieus.

Hermès était également qualifié de Ψυχο-πομπος (psycho-pompe) : conducteur des âmes des morts. Seul parmi tous les dieux, Hermès avait reçu de Zeus le privilège d'avoir accès aux trois mondes : l'Olympe, la terre et les enfers.

Figure 4: La partie gauche du fronton.
(Sculptures du British Museum)

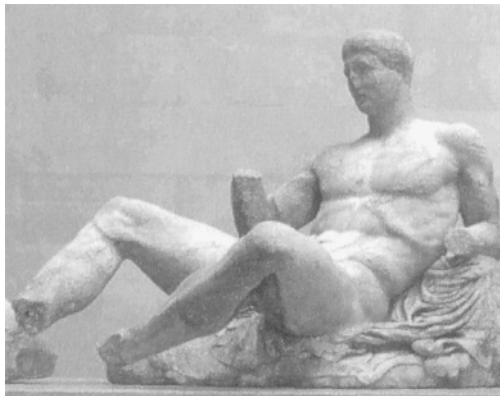


HÉLIOS : le soleil se lève sur la naissance d'Athéna et le Nouvel Âge grec.

L'angle gauche du fronton Est du Parthénon est occupé par Hélios, le Soleil, conduisant son quadrigé. Mais alors que la Nuit, qui occupe symétriquement l'angle de droite, symbole du monde ancien, s'éloigne de la scène, Hélios regarde vers Athéna. La scène semble tirée de *L'Hymne à Pallas Athéna* d'Homère: "*Je commence le chant de Pallas Athéna...Mais Athéna jaillit de la tête immortelle et se tient debout devant Zeus...Le brillant fils d'Hypérion [Hélios] arrêta ses chevaux aux pieds légers pendant un long moment, jusqu'à ce que la vierge Pallas Athéna eût retiré l'armure céleste de ses immortelles épaules. Et Zeus le sage fut satisfait.*"

Le cheval dont la tête est conservée au British Museum se cabre comme s'il s'arrêtait brusquement, exactement comme le décrit Homère. Hélios se dirige vers le centre du fronton montrant la naissance d'Athéna, une naissance présageant un jour nouveau et brillant pour l'humanité.

HÉRACLÈS, l'immortel : Nemrod en personne. Figure 5.



Le personnage suivant, faisant face à Hélios, allongé sur un rocher représentant sans doute l'Olympe, repose sur sa peau de lion pour indiquer que ses travaux sont terminés : c'est Héraclès, Hercule pour les Latins. Il tenait sans doute sa massue dans la main droite et un kantharos, coupe symbolisant l'immortalité, dans l'autre main. Il apparaît jeune car, en remerciement de ses nombreux et loyaux services à Zeus et à Athéna il reçut, comme épouse dans l'Olympe, Hébé, la déesse de la jeunesse. Le modèle humain d'Héraclès, c'est Nemrod.

Voici ce que dit la Genèse : "*Chus engendra Nemrod: celui-ci fut le premier un homme puissant sur la terre. Ce fut un vaillant chasseur devant le Seigneur; c'est pourquoi l'on dit : « comme Nemrod, vaillant chasseur devant YHWH ». Le commencement de son empire fut Babel, Arach, Achad, et Chalanné au pays de Sennaar. De ce pays il alla en Assur, et bâtit Ninive, Rechoboth-Ir, Chalé, et Résen, entre Ninive et Chalé; c'est la grande ville.*"⁶

Cette notice biblique montre incontestablement en Nemrod un homme puissant et entreprenant, fondant des villes, créant un empire. D'ailleurs son nom vient de *Nimr*, le léopard et de *rada* ou *rad*, soumettre. Aussi n'est-il pas surprenant que le premier des travaux d'Héraclès fût de tuer le lion de Némée.

Mais ce qui assura la gloire de Nemrod aux yeux des Grecs, et justifie sa présence dans l'histoire d'Athéna, c'est qu'il fut un révolté. Après le Déluge, la rébellion contre le Dieu de Noé fut menée par Chus et son fils Nemrod dans la ville de Babel, dont le nom signifie confusion. S'il libéra ses contemporains de bêtes dangereuses, le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier du Mont Erymanthe, les oiseaux du lac Stymphale, le taureau sauvage de Crète, etc., il s'efforça aussi de les libérer de la crainte du Dieu de Noé.

Dans le temple de Zeus à Olympie, douze métopes retracent les douze travaux d'Héraclès. Les Grecs se rendant au temple comprenaient parfaitement la signification religieuse de ces sculptures. Ainsi lorsqu'il tue Géryon, le monstre à trois corps, on doit comprendre qu'il triomphe de l'autorité des trois fils de Noé. Mais d'où tenait-il lui-même son autorité ? La métope suivante nous le dit. Elle montre Atlas offrant les Pommes d'Or des Hespérides à Héraclès en train, avec l'aide d'Athéna, de soutenir la voûte des cieux. Pour comprendre la situation il faut savoir que, chargé de récupérer les Pommes, Héraclès s'était adressé à Atlas, qui, en tant que père des

⁶ Genèse 10 : 8 – 12.

Hespérides, était le seul à savoir où se trouvait ce fameux jardin. Atlas accepta de chercher les Pommes à la condition qu'Héraclès le remplaçât pour repousser les cieux. Ce qu'il fit avec l'aide habituelle d'Athéna, toujours favorable à ses entreprises, alors qu'Héra essayait de les contrecarrer. Atlas espérait bien s'être libéré de son fardeau, mais Héraclès lui ayant fait croire qu'il acceptait de le remplacer définitivement, lui demanda cependant de reprendre sa place quelques instants, le temps de placer un coussin sur son épaule ! Atlas eut la naïveté d'accepter...

Héraclès fut ainsi l'intermédiaire humain entre le vieux serpent du Jardin et Athéna, la nouvelle Ève soumise à ce même vieux serpent. Ayant contesté l'autorité des fils de Noé et repoussé le Dieu de Noé dans son ciel, l'humanité se trouva de nouveau, après le Déluge, libre de jouir des fruits de l'arbre du Serpent. L'homme qui avait permis cela méritait bien d'accéder à l'immortalité des dieux de l'Olympe !...

Au Parthénon, sous le fronton Est, se trouvent quatorze métopes, en assez mauvais état, mais dont on connaît la signification d'après d'autres documents. Il s'agit du récit de la victoire des dieux sur les Géants. Ceux-ci sont les descendants de Noé fidèles à Dieu. Mais les dieux eurent besoin pour les vaincre de l'aide d'un humain, ce fut Nemrod.

LES DESTINÉES : la mort vaincue par l'immortelle Athéna.

Figure 6.

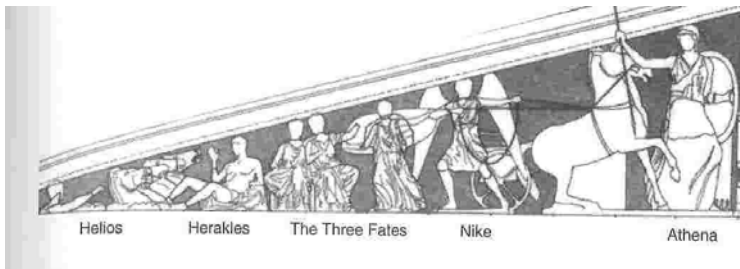


Les trois sculptures suivantes ont fait l'objet de nombreuses hypothèses quant à leur identification. Il s'agit en réalité des Μοῖραι, les trois Destinées, les Parques des Latins. Celle de gauche c'est Klotho, la fileuse, dont la quenouille déroule le fil de la vie; assise à sa gauche, sa sœur Lakhèsis, dispensatrice du Sort, qui assigne à chacun sa destinée; et debout, Atropos, l'inflexible, qui tranche sans pitié le fil de la vie. Atropos, celle qui ne se retourne pas, est cependant représentée ici se détournant du centre de la scène. C'est qu'en face d'Athéna l'*a-thanatos*, l'immortelle, elle demeure impuissante. Admirons au passage la composition de Phidias où les Destinées font équilibre aux Hespérides, les unes et les autres filles de la Nuit.

NIKÉ : emblème de la victoire de Zeus et d'Athéna.

Niké n'est pas la déification d'un être humain, mais la représentation d'une abstraction. C'est la Victoire exclusivement associée à Zeus et à Athéna, et à nulle autre divinité. Niké symbolise la victoire du Serpent dans le Jardin. Zeus représentant à la fois le Serpent et Adam, et Athéna Ève, Niké représente finalement la victoire du Serpent, d'Adam et d'Ève, sur le Dieu qui créa le Jardin d'Eden. Sur notre fronton, Niké conduit le char de Zeus, le char du pouvoir. L'attitude d'Atropos devient encore plus claire : elle ne se détourne pas seulement d'Athéna, mais aussi de Niké, de l'immortelle victoire. Celle-ci concerne aussi Héraclès pour les vaincre qui, par sa soumission à Zeus et à Athéna, a obtenu l'immortalité. Pour les Grecs, cette partie du fronton devait être particulièrement encourageante, puisqu'elle montrait un simple mortel accédant à l'immortalité réservée aux dieux.

Figure 7: Partie gauche du fronton.



RÉCAPITULATION.

Le fronton Est du Parthénon raconte une histoire, une histoire vraie dissimulée sous des personnages mythiques, dont les Grecs eux-mêmes ignoraient sans doute les prototypes. Les "savants" modernes, qui n'accordent aucune réalité historique au récit de la Bible, pourtant seul témoignage révélé sur les origines de l'humanité, sont ainsi incapables de comprendre vraiment la signification religieuse de ces sculptures.

Zeus est le vrai point central du fronton. Il est celui qui donne la vie à Athéna. Il tient traditionnellement la foudre dans sa main droite, symbole du pouvoir mais, plus profondément, rappel de cet instant fulgurant où Ève reçut la connaissance du bien et du mal, vrai commencement de l'histoire humaine. D'ailleurs, le nom Zeus vient de Dios signifiant le "moment de

l'illumination". Zeus et son épouse Héra ont contrôlé la destinée des hommes jusqu'à la naissance d'Athéna. Mais maintenant, après le Déluge, c'est un nouvel âge, l'âge grec d'un nouveau commencement pour l'humanité qui s'annonce. Les figures du centre de la scène représentent la re-naissance de l'économie du Serpent après le Déluge. L'événement central en est la re-naissance de l'Ève soumise au Serpent. Grâce à elle, Zeus pourra de nouveau régir le destin des hommes, comme il le fit avant le Déluge.

Héra, l'Ève primordiale, la première femme et, comme telle, déesse du mariage et de la maternité, n'a plus qu'un rôle honorifique. Héraclès a remis à Athéna les pommes d'or que Zeus avait autrefois données à Héra. Une nouvelle Ève s'est substituée à l'ancienne.

Athéna résume à elle seule l'événement capital survenu dans l'Eden. De même qu'Ève sortit d'Adam, de même Athéna est sortie de Zeus, figure d'Adam. Mais sa sortie de la tête de Zeus signifie qu'elle est également fille du Serpent incarné en Zeus. L'ère inaugurée par les Grecs après le Déluge est un vrai commencement, une nouvelle économie qui exalte la sagesse d'Ève après qu'elle eût mangé du fruit sur l'arbre du Jardin. Une nouvelle civilisation va en jaillir.

Après le péché d'Ève, Dieu dit au serpent : *"Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité; celle-ci te meurtrira à la tête, et tu la meurtriras au talon."*⁷ Après le Déluge, la postérité de Caïn une fois rétablie (Chus, Nemrod...), le Serpent prit soin de rendre inopérante la malédiction divine dans l'âge grec : Athéna restera vierge, *Parthénos* ; il n'y aura donc pas de postérité pour meurtrir la tête du Serpent dans cette civilisation. Et ainsi que l'avait promis le Serpent, Ève devint immortelle, *A-thanatos*.

Caïn, après le meurtre de son frère, inaugure la longue lignée de ceux qui considèrent le Serpent comme leur ami, leur initiateur à la lumière et leur dieu. Fils aîné d'Adam comme de Zeus, il lui revenait le privilège de fendre la tête de son père pour en faire sortir Athéna. Il est remarquable que l'iconographie grecque ne montre jamais Héphaïstos donnant son coup de hache sur la tête de Zeus, mais elle le représente tout de suite après. Le mythe de la naissance d'Athéna ne nous dit pas que Zeus fut sévèrement blessé par la hache d'Héphaïstos, mais il nous apprend que ce fut un acte humain de violence qui permit à l'humanité de recevoir l'illumination du Serpent. Cet acte violent fut le meurtre d'Abel, et l'homme qui l'accomplit : Caïn. La possibilité d'expansion de la sagesse du Serpent après le Déluge

⁷ Genèse 3,15

dépendait de la hache d'Héphaïstos. D'où sa place au centre de la scène.

La partie droite du fronton indique la chronologie de l'événement central. La Nuit, fille du Chaos, quitte les lieux parce que nous sommes au commencement de l'ordre conçu par les Grecs. Elle laisse derrière elle ses filles, les Hespérides et les Destinées. Les premières nous indiquent l'endroit où l'événement fondateur eut lieu : dans l'Eden.

Le Dieu oppressif qui avait placé au milieu du jardin l'arbre de la connaissance du bien et du mal et interdit que l'on mangeât de son fruit, devait être repoussé de la scène avant que l'humanité pût accomplir un quelconque progrès. Cette idée, Atlas l'exprime parfaitement: il ne soutient pas les cieux, il les repousse et avec eux le Dieu du ciel.

Comme Niké de l'autre côté de la scène, Hermès a une fonction de transition. En tant que Chus déifié, grand prêtre de la rébellion à Babylone, il relie ce qui se produit dans le Jardin (Atlas et les Hespérides) à la scène centrale. Car la naissance d'Athéna est en réalité une *re-naissance* d'Ève après le Déluge ; Hermès y joue un rôle essentiel. Il fut le premier messager de la religion de Zeus dans le monde grec.

Sur le côté gauche du fronton, Hélios illumine la naissance d'Athéna, la victoire (Niké) de Zeus et d'Athéna et l'immortalité bien méritée d'Héraclès. Symboliquement la lumière d'Hélios est l'illumination du Serpent, gloire de la religion de Zeus.

Héraclès, le Nemrod de la Genèse, le grand bienfaiteur de l'humanité qui restaura la tradition de Caïn après le Déluge et domina les adorateurs du Dieu de Noé, permit par sa force et ses exploits d'instaurer la religion de Zeus dans le monde. Les Grecs voyaient en lui - homme devenu dieu - le modèle de l'accès à l'immortalité. Il était porteur d'espoir.

La présence des trois Destinées rappelle que la mort est le sort de l'humanité depuis le moment où Ève cueillit le fruit défendu dans le Jardin, c'est-à-dire le moment de l'illumination durant lequel Ève eut la connaissance du bien et du mal.

Enfin, Niké exprime par sa présence la victoire d'Athéna et de Zeus. Placée à côté d'Atropos qui détourne la tête, elle confirme la véracité de la promesse du Serpent affirmant à Ève qu'elle ne mourrait pas, mais qu'elle deviendrait comme Dieu, connaissant le bien et le mal.

La conclusion s'impose: le mythe grec est enraciné dans l'Histoire. Déformé, embelli, romancé, tout ce que l'on voudra, mais son origine est historique. Essentiellement, il nous raconte l'histoire de la Genèse mais

revisitée du point de vue du Serpent, présentant donc celui-ci comme l'illuminateur de l'humanité. La façade Est du Parthénon est une synthèse admirable de l'essence de la religion grecque. En dehors de cette référence à la Genèse, ces sculptures n'ont aucun sens. Il est vraiment stupéfiant de voir les "spécialistes" de l'Antiquité grecque incapables de faire ce rapprochement avec la Bible. Celle-ci nous retrace, avec l'autorité de son Auteur, l'origine authentique de l'univers et de l'humanité. Elle est la source unique d'où dérivent toutes les cosmogonies et mythologies que les peuples, séparés à Babel, ont élaborées avec la collaboration efficace du Prince de ce monde.

*

*

*

La confession de Rakovski (5^{ème} partie)

Dr Landowsky

Résumé : Après avoir admis la victoire durable de Staline (cf. *Le Cep* n°29), le trotskiste Rakovski fait maintenant découvrir à son interlocuteur comment Staline, objectivement « bonapartiste » et « contre-révolutionnaire », va pouvoir et devoir jouer le rôle qui lui est réservé dans les plans internationaux du communisme : une alliance tactique avec Hitler contre la Pologne (comme jadis entre Catherine de Russie et Frédéric II) entraînera l'Europe des nations dans une guerre aussi suicidaire que le fut la première guerre mondiale.

R.- Nous allons simplifier. Puisque manque l'objet pour lequel la puissance militaire allemande avait été créée, à savoir nous donner le pouvoir en URSS, l'objectif est désormais de nous permettre une avancée sur tous les fronts et de diriger la poussée hitlérienne non plus vers l'Est mais vers l'Ouest .

G.- Précisément, mais avez-vous pensé au plan de réalisation pratique ?

R.- J'ai eu à la Loubianka tout le temps nécessaire pour cela, et même plus. J'ai examiné la question. Alors, voyez : s'il a été difficile de trouver des points d'entente entre nous et que tout le reste a pris ensuite son cours

normal , le problème se repose maintenant d'essayer d'établir en quoi consistent les similitudes entre Hitler et Staline.

G.- Oui, mais admettez que tout cela reste problématique.

R.- Problématique, mais pas insoluble comme vous le pensez. En réalité, les problèmes ne sont insolubles que lorsqu'ils incluent des contradictions dialectiques subjectives, et même alors nous considérons une synthèse comme toujours possible et essentielle: il suffit de surmonter ce que les métaphysiciens chrétiens désignent comme "moralement impossible" .

G.- Vous vous remettez encore à théoriser !

R.- C'est à cause de ma formation intellectuelle: pour moi, c'est essentiel. Les personnes d'une grande culture préfèrent envisager le concret à partir de la généralisation, et non l'inverse.

Avec Hitler et Staline, on peut trouver un terrain commun, car tout en étant des individualités très différentes, ils ont tous deux les mêmes racines; si Hitler est un sentimental à un degré pathologique alors que Staline est au contraire normal, ce sont l'un et l'autre des égoïstes : ils ne sont idéalistes ni l'un ni l'autre, et c'est pourquoi ce sont tous deux des bonapartistes, c'est- -à-dire de classiques impérialistes. Et si telle est bien leur position, il n'est plus difficile désormais de leur trouver un terrain d'entente. Pourquoi pas en effet, s'il a pu s'en trouver un entre une Tsarine et un Roi de Prusse ?

G.- Rakovski , vous êtes incorrigible !

R.- Vous ne devinez pas ?

Si la Pologne fut à l'époque le point d'accord entre Catherine, la Tsarine de Russie, et Frédéric le Roi de Prusse, pourquoi donc la Pologne ne pourrait-elle servir à trouver un nouveau terrain d'entente entre Hitler et Staline ? En Pologne, les personnalités d'Hitler et de Staline peuvent coïncider, ainsi que les deux stratégies tsariste-bolchevique et nazie. Ce sera notre axe, mais c'est aussi le LEUR, car la Pologne est un État chrétien , et même, ce qui rend la question encore plus complexe, catholique.

G.- Et que ressort-il de cette triple coïncidence ?

R.- S'il y a communauté d'intérêt alors il y a une possibilité d'entente.

G.- Quoi, entre Hitler et Staline ? ... C'est absurde ! Impossible !

R.- En politique, il n'y a rien d'absurde ni d'impossible.

G.- Imaginons, par simple hypothèse, qu'Hitler et Staline envahissent la Pologne...

R.- Permettez-moi d'interrompre. Une attaque ne peut qu'entraîner l'alternative suivante : la paix ou la guerre . Vous l'admettez ?

G.- Oui, et alors ?

R.- Pensez-vous que l'Angleterre et la France, avec leurs armées et leurs aviations surclassées par celles d'Hitler, puissent attaquer Hitler et Staline unis ?

G.- Cela me semble très difficile... à moins que l'Amérique ...

R.- Laissons les Etats-Unis de côté pour l'instant . Serez-vous avec moi d'accord que si Staline et Hitler attaquent tous les deux la Pologne, il ne peut y avoir de guerre européenne?

G.- Votre raisonnement est logique, cela semble impossible.

R.- Dans ce cas, une attaque ou une guerre serait donc sans intérêt. Elle n'entraînerait pas la destruction des Etats bourgeois, et la menace hitlérienne contre l'Union Soviétique continuerait d'exister après la division de la Pologne, puisque l'Allemagne et l'URSS se seraient renforcées au même degré. En pratique, Hitler se renforcerait même davantage, puisque l'URSS n'a pas besoin d'un territoire agrandi ni de davantage de matières premières, alors que Hitler, lui, en a besoin.

G.- C'est une vue correcte ... mais alors il n'y a pas de solution.

R.- Si, il y a une solution

G.- Laquelle ?

R.- Que les démocraties attaquent et n'attaquent pas l'agresseur!

G.- Qu'est-ce que vous dites? Qu'est-ce que c'est que cette hallucination ? En même temps attaquer et ne pas attaquer? ... C'est tout à fait impossible ...

R.- Vous le pensez ? Allons, calmez-vous... Est-ce qu'il n'y a pas deux agresseurs ? Ne nous sommes-nous pas d'accord que du fait qu'ils sont deux, il n'y aurait pas d'attaque ? Mais qu'est-ce qui empêche l'attaque contre l'un d'eux seulement ?

G.- Que voulez vous dire par là ?

R.- Simplement que les démocraties ne déclareront la guerre qu'à un seul agresseur, et que ce sera à Hitler ...

G.- Certes, mais c'est une hypothèse gratuite .

R.- C'est une hypothèse, mais elle est fondée. Considérez ceci: tout Etat qui doit combattre contre une coalition d'Etats ennemis a pour objectif stratégique de détruire ceux-ci séparément, l'un après l'autre. C'est une règle si connue qu'elle n'a pas besoin de preuve. Aussi vous serez bien d'accord avec moi qu'il n'y a pas d'obstacles à créer de telles conditions. Je pense donc que la question que Staline ne se sente pas agressé en cas d'attaque contre Hitler est déjà réglée. N'est-ce pas? En outre, la géographie impose cette attitude , et pour la même raison la stratégie également . Car, aussi stupides que puissent être la France et l'Angleterre en se préparant à combattre simultanément contre deux pays, dont l'un veut préserver sa

neutralité alors que l'autre -même pris isolément- représente pour elles un adversaire sérieux, d'où et de quel côté pourraient-elles entreprendre une attaque contre l'URSS?

Elles n'ont pas de frontières communes avec elle à moins de franchir l'Himalaya ... Reste évidemment le front aérien, mais avec quelles forces ? Et d'où pourraient-elles envahir l'URSS ? Par rapport à Hitler, elles sont en infériorité sur le plan aérien. Tous les arguments que je viens de mentionner ne sont en rien secrets, mais bien connus. Comme vous le constatez, tout cela se simplifie considérablement.

G.- Oui, vos arguments semblent logiques dans le cas où le conflit se limiterait à ces quatre pays ; or en réalité il n'y en a pas seulement quatre, mais davantage, et la neutralité n'est pas une petite affaire dans une guerre sur une telle échelle.

R.- Certes, mais l'éventuelle participation de nombreux pays ne change pas le rapport des puissances. Pesez bien cela dans votre esprit, et vous verrez que la balance de puissances se conserve, même si d'autres ou éventuellement tous les Etats d'Europe entraient en guerre. En outre, et ceci est très important, pas un de ces États qui entreraient en guerre aux côtés de la France et de l'Angleterre, ne pourra les priver de leur leadership, d'où il résulte que les raisons qui empêcheront celles-ci d'attaquer l'URSS conserveront tout leur sens.

G.- Vous oubliez les Etats-Unis.

R.- Vous allez voir dans un moment que je ne les oublie pas. Je me limiterai à rechercher leur rôle dans la phase préliminaire du programme qui nous occupe jusqu'ici, et je dirai que l'Amérique ne pourra pas forcer la France et l'Angleterre à attaquer Hitler et Staline simultanément. Cela amènerait en effet les Etats-Unis à devoir entrer dans la guerre dès le premier jour. Mais c'est impossible. D'abord parce que les Etats-Unis ne sont jamais entrés en guerre sans avoir été attaqués et qu'il ne le feront donc pas avant. Ses dirigeants peuvent évidemment s'arranger pour qu'ils le soient, si cela leur convient. Cela, je peux vous en assurer. Dans les cas où la provocation était restée sans succès et que l'ennemi n'avait pas réagi, on inventa alors l'agression.

Dans leur première guerre internationale, celle contre l'Espagne dont ils étaient assurés de la défaite, ils inventèrent une agression, ou plus exactement, ce fut EUX qui l'inventèrent.

A dire vrai, on peut bien discuter techniquement s'il y en eut une, mais la règle sans aucune exception est : qui attaque soudain et sans préavis

le fait toujours à l'aide d'une provocation. Mais attention: cette splendide technique américaine, que j'approuve et attends, est sujette cependant à une condition: c'est que l'agression survienne à un moment convenable, c'est à dire au moment requis par les Etats-Unis qui doivent être attaqués, ce qui veut dire... quand ils seront armés. Cette condition existe t-elle actuellement ? Il est évident que non. Il y a actuellement en Amérique un peu moins de cent mille hommes sous les armes, et une assez faible aviation; seule la flotte est imposante. Alors vous comprenez que l'Amérique ne puisse persuader ses Alliés d'entreprendre la guerre contre l'URSS, puisque l'Angleterre et la France n'ont de prépondérance que sur mer. Je vous ai ainsi prouvé que de ce côté-là non plus, il ne peut y avoir de changement dans les forces respectives en jeu.

G.- Je suis bien d'accord, mais alors je vous demande de m'expliquer encore une fois la réalisation technique.

R.- Comme vous l'avez vu, étant donné la coïncidence des intérêts de Staline et de Hitler en ce qui concerne une attaque de la Pologne, tout revient à la formalisation de cette pleine similitude d'objectifs et à établir un pacte en vue de cette double attaque.

G.- Et vous croyez cela facile ?

R.- Franchement, non. Il y faut une diplomatie qui soit plus expérimentée que celle de Staline. Cela aurait été possible avec celui que Staline a décapité ou avec cet autre qui désormais croupit à la Loubianka... Dans le temps, Litvinov en aurait été capable, bien qu'avec difficulté et que sa race aurait représenté un grand obstacle à des négociations avec Hitler, mais actuellement c'est un homme fini, et il est anéanti par une épouvantable panique : il a une crainte animale de Molotov, plus même que de Staline. Il consacre tout son talent à les assurer qu'il n'est pas trotskyste. S'il devait apprendre qu'il lui faut arranger des relations plus étroites avec Hitler, cela reviendrait pour lui à se fabriquer lui-même la preuve de son Trotskisme . Non, je ne vois personne qui soit capable d'une pareille tâche. Dans tous les cas ce devrait être un Russe de pure race. Je pourrais simplement m'offrir de le conseiller.

Pour l'instant, je suggérerais à celui qui commencera les entretiens que ceux-ci restent strictement confidentiels, mais qu'ils se déroulent dans une grande sincérité apparente. Compte tenu du mur de préjugés divers qui existe, seule la véracité est capable de tromper Hitler.

G.- Encore une fois, je ne comprends pas vos paradoxes.

R.- Excusez-moi, mais le paradoxe n'est que d'apparence, c'est cette synthèse qui m'y force. Je voulais dire qu'avec Hitler il faut jouer franc jeu à

propos des questions concrètes et les plus pressantes. Il faut lui montrer que l'on ne cherche pas à le pousser à la guerre sur deux fronts. Par exemple, on doit pouvoir l'assurer et lui prouver au moment le plus opportun que notre mobilisation se limitera à un petit nombre de forces, juste ce qu'il faut pour envahir la Pologne, et que ces forces ne seront pas importantes. Selon notre plan, nous devrons disposer l'essentiel de nos forces de manière à faire face à une attaque anglo-française.

Staline devra en outre se montrer généreux avec les premières fournitures de matières premières qu'Hitler demandera, surtout pour le pétrole. Voilà, pour l'essentiel, ce qui m'est venu à l'esprit pour le moment. Mille autres questions de nature semblable feront surface à leur heure qu'il faudra résoudre de façon telle qu'Hitler, constatant en pratique que nous ne cherchons qu'à occuper notre part de la Pologne, en soit bien persuadé ; et comme jusque là en pratique il ne s'agira que de cela, il sera trompé par la vérité.

G.- Mais où est la tromperie alors ?

R.- Je vais vous laisser quelques minutes pour y réfléchir, afin que vous puissiez découvrir par vous-même en quoi il y a tromperie envers Hitler. Mais d'abord, je veux insister sur le fait, et vous voudrez bien le noter, que le plan que je viens d'indiquer est logique et normal, et je pense qu'un tel plan doit permettre d'arriver à faire se détruire entre eux les Etats capitalistes, pourvu que l'on provoque un conflit brutal entre leurs deux ailes : la fasciste et la bourgeoise. Je répète que le plan est logique et normal. Comme vous avez pu le voir, il n'y a là nulle intervention de facteurs mystérieux ou inhabituels. En bref, pour que quelqu'un puisse réaliser ce plan, "LEUR" intervention n'est pas nécessaire.

Maintenant j'aimerais pouvoir deviner ce que vous pensez. N'êtes-vous pas en train de vous dire qu'il serait stupide de perdre son temps à vouloir prouver leur existence improuvable et la puissance qu'ILS détiennent ? N'est-ce pas vrai ?

G.- Oui, en effet.

R.- Allons, soyez franc. Réellement, ne constatez-vous pas LEUR intervention? Je vous ai informé, pour vous aider, que leur intervention existe et est décisive, et que pour cette raison le caractère logique et naturel de ce plan n'est que d'apparence...

Est-ce que vraiment vous ne LES voyez pas ?

G - Très sincèrement, non.

R.- La logique et le caractère naturel de mon plan n'existent qu'en apparence. Car ce qui serait logique et naturel, c'est qu'Hitler et Staline

s'infligent mutuellement une défaite. Pour les démocraties, ce serait une chose simple et facile que de mettre en œuvre un tel plan. Pour elles, il leur suffirait de " permettre" à Hitler, notez bien le terme, lui « permettre » d'attaquer Staline. N'allez pas me dire que l'Allemagne risquerait d'être vaincue. Certes les distances en Russie et l'épouvantable crainte chez l'Axe hitlérien envers Staline avec ses hommes de main infiltrés, même jointe à la vengeance des victimes de l'armée nazie, peuvent ne pas suffire à mettre l'Allemagne à genoux...Mais rien n'empêchera les démocraties, voyant que Staline s'affaiblit, de commencer à l'aider avec circonspection et méthode, et de poursuivre leur aide jusqu'à ce que les deux armées soient totalement épuisées. Voilà en réalité ce qui serait facile, naturel et logique, si les motifs et les buts mis en avant par les démocraties et que croient la plupart de ceux qui les suivent, étaient vrais et non pas ce qu'ils sont en fait, des prétextes.

En réalité, il n'existe qu'un but, un seul, c'est le triomphe du Communisme; ce n'est pas Moscou qui imposera sa volonté aux démocraties, mais New-York; ce n'est pas le Komintern, qui l'imposera, mais le Kapintern, sur Wall Street .

Qui d'autre que Wall Street pourrait imposer à l'Europe une contradiction aussi évidente et aussi absolue ? Quelle force peut la mener à son complet suicide ? Une seule force le peut, et c'est l'argent. L'argent est puissance, et c'est l'unique pouvoir.

G.- Je serai franc avec vous, Rakovski : je vous reconnais un talent exceptionnel. Vous possédez une dialectique brillante, persuasive et subtile, et lorsque cela ne suffit pas, votre imagination dispose alors des moyens de développer vos plans sous les plus belles couleurs, d'inventer de brillantes et claires perspectives. Mais tout cela, tout en provoquant mon enthousiasme, est insuffisant. Il me faut vous poser un certain nombre de questions, en faisant l'hypothèse que je crois ce que vous venez de dire.

R.- Eh bien ! je vous donnerai mes réponses, mais à une seule condition: c'est que vous n'ajoutiez rien à mes paroles, ni n'en retranchiez rien.

G.- Soit, c'est promis. Vous affirmez qu'ILS empêchent ou empêcheront une guerre germano-soviétique, qui est pourtant logique du point de vue des Capitalistes?

Me suis-je bien exprimé ?

R.- Oui, c'est exact.

G- Mais la réalité actuelle est qu'ils ont permis à l'Allemagne de réarmer et de s'étendre. C'est bien un fait. Je sais, d'après vos explications, que ceci faisait partie du plan trotskyste, qui s'est écroulé grâce au "nettoyage" qui a lieu actuellement ; aussi l'objectif est-il maintenant hors d'atteinte.

Face à la nouvelle situation, vous conseillez seulement qu'Hitler et Staline signent un pacte et se partagent la Pologne. Alors je vous demande : comment pouvons-nous obtenir une garantie qu'avec ce pacte ou sans lui, en opérant ce partage ou sans y procéder, Hitler n'attaque pas l'URSS ?

R.- Cela ne peut pas être garanti.

G.- A quoi bon continuer la discussion alors ?

R.- Ne vous emballez pas. La menace contre l'URSS est réelle et existe. Ce n'est pas une simple hypothèse ni une menace verbale. C'est un fait et un fait contraignant. ILS ont déjà la suprématie sur Staline, une suprématie irrécusable. Ce qui est seulement offert à Staline, c'est le choix entre les deux membres d'une alternative, le droit de choisir mais pas en toute liberté. L'attaque d'Hitler surviendra de toute manière à son initiative ; ILS n'ont pas besoin de faire quoi que ce soit pour qu'elle se produise, rien d'autre que de lui laisser la possibilité d'agir.

Telle est la réalité fondamentale et déterminante que vous aviez oubliée, par suite de votre tournure d'esprit par trop attachée au Kremlin ... L'égoïsme, mon cher, l'égoïsme !...

G.- Qu'est-ce à dire : le droit de choisir ?

R.- Je vais vous le définir une fois encore, brièvement. Ou bien il y aura une attaque contre Staline, ou bien on procédera à la réalisation du plan que je vous ai exposé, suivant lequel les Etats capitalistes européens se détruiront mutuellement. J'ai attiré votre attention sur cette alternative, mais comme vous le voyez elle n'est que théorique. Si Staline veut survivre, il sera bien forcé de réaliser ce plan, proposé par moi et ratifié par EUX.

G.- Et s'il refuse ?

R.- Il ne pourra pas le refuser. L'expansion et le réarmement de l'Allemagne vont se poursuivre. Quand Staline devra faire face à cette immense menace, que fera-t-il ? La solution lui sera alors dictée par son propre instinct de conservation.

G.- Il semble ainsi que les événements ne doivent se dérouler que selon LEURS instructions ?

R.- Oui, tel est bien le cas. Naturellement, en URSS aujourd'hui les choses en resteront ainsi, mais un jour ou l'autre, elles se présenteront tout à fait de cette manière. Il n'est pas difficile de prédire et de suggérer quelque chose, si ce quelque chose est profitable à celui qui doit le réaliser : dans le cas présent à Staline, qui n'est pas du genre à envisager le suicide. Il est beaucoup plus difficile de donner un pronostic et de forcer à agir dans le sens désiré quelqu'un à qui ce n'est pas profitable mais qui doit néanmoins agir, dans le cas présent les démocraties. J'ai réservé cette information

jusqu'à cet instant, afin de vous donner une image concrète de la situation réelle. Rejetez donc l'idée fausse que vous seriez les arbitres dans la situation présente, car ce sont EUX les arbitres.

G.- EUX, à la fois dans le premier cas et dans le second... Alors, il nous faut traiter avec des ombres?

R.- Les faits sont-ils des ombres ? La situation internationale va devenir extraordinaire, mais pas fantomatique : elle sera réelle, bien réelle. Il n'y a pas là de miracle. La future politique est ici prédéterminée... Pensez-vous donc que ce soit l'oeuvre de fantômes ?

G.- Enfin, voyons... Supposons que votre plan soit accepté.... Mais il nous faut avoir quelque chose de tangible, de personnel, afin d'être en mesure d'entreprendre des négociations.

R.- Par exemple ?

G.- Quelqu'un muni d'un mandat, un représentant officiel.

R.- Mais pour quoi faire ? Juste pour le plaisir de faire sa connaissance? Pour le plaisir d'une conversation ? Mettez-vous dans l'esprit que le personnage que vous évoquez, s'il se présentait, ne vous présenterait aucune lettre de créance avec sceaux et armoiries, et ne porterait pas un uniforme de diplomate, du moins s'agissant de quelqu'un venant d'EUX ; s'il devait dire ou promettre quelque chose, cela n'aurait aucune force juridique ni le sens d'un pacte ... Comprenez bien qu'ILS ne sont pas un Etat. ILS sont ce qu'était l'Internationale avant 1917, et ce qu'elle est toujours : rien, et pourtant tout. Imaginez, autant que cela soit possible, que l'URSS entreprenne des négociations avec la franc-maçonnerie ou avec une organisation d'espionnage comme les Kornitadji macédoniens ou les Oustachis croates: ces négociations seraient-elles suivies de quelque accord écrit ayant forme juridique ? Des pactes tels que celui conclu entre Lénine et l'Etat-major Général allemand, ou comme le pacte de Trotsky avec EUX, ont lieu sans document écrit et sans échange de signatures. La seule garantie à leur exécution tient à ce fait que l'entreprise sur laquelle on s'est mis d'accord, est profitable aux deux parties qui en sont convenues; cette garantie est la seule réalité du pacte en question, aussi grande que puisse être son importance.

*

*

*

LES DESSOUS DE LA PREHISTOIRE



A propos des grottes préhistoriques en Dordogne Dr Pierre-Florent Hautvilliers

Résumé : On trouve en Périgord, à flanc de vallées, nombres de petites grottes privées. Le Dr Hautvilliers nous en décrit deux, visitées l'été 2003. Dans la première, une sépulture néandertalienne fut dispersée par un violent courant d'eau, pénétrant par une cheminée très au-dessus du niveau de la rivière. Comment ne pas évoquer le Déluge dans ce type de grottes où le Cro-Magnon se trouve toujours au-dessus du dépôt diluvial ? Sur un second site, le compte-rendu officiel a été arrangé : les vestiges de pierres taillées, trouvés près de tombes mérovingiennes, ont été « déplacés » de plusieurs dizaines de mètres, afin de pouvoir les attribuer au Cro-Magnon, seul valorisant pour la découverte.

Les flancs de vallées du Périgord sont truffés d'abris sous roche et de grottes dont bon nombre ont été longtemps occupés depuis les temps préhistoriques.

C'est d'ailleurs un des sports préférés des spéléologues périgourdins, que d'explorer systématiquement les flancs accidentés des vallées dans l'espoir de trouver des restes préhistoriques, à défaut de découvrir une grotte magnifique. Chaque anfractuosité est dégagée pour y pénétrer. C'est ainsi qu'un certain nombre de trouvailles ont pu être réalisées, comme la grotte de Cussac (cf. *Le Cep* n°29).

Beaucoup de propriétaires ont eux aussi, sur leur terrain, de petites grottes avec des traces d'occupation préhistorique, mais ils se gardent bien

de les déclarer, pour éviter les ennuis. C'est comme cela que notre ami Roger Constant⁵ avait mis au jour le site du Regourdou à côté de Lascaux.

L'été 2003, j'avais pu pénétrer dans une grotte préhistorique privée située entre Les Eyzies et Sarlat. Bien qu'elle fût peu spectaculaire, son intérêt devait être d'identifier la population qui avait occupé la grotte et de reconstituer son passé jusqu'à notre époque. Les fouilles menées à l'extérieur avaient permis de retrouver quelques traces d'occupation gauloise (des rouelles -monnaie gauloise) et les restes d'une coulée de fonderie de bronze.

Pour la petite histoire, un terrier de renard creusé au fond d'un petit abri sous roche situé sur l'un des flancs accidentés d'une colline boisée bordant un ruisseau, fut à l'origine de la découverte de la grotte. Intrigué, le propriétaire pensa, compte tenu de la nature de la paroi rocheuse sous-jacente, qu'il trouverait peut-être, derrière le trou du terrier, l'entrée d'une grotte. Son intuition fut confirmée.

Il dégagea une entrée large d'un petit mètre carré, qui communique avec une petite grotte de 5 m² de surface au sol et de 2 mètres de haut. La salle était comblée presque à mi-hauteur de sable mélangé à de l'argile totalement sèche. Ce comblement était recouvert en surface d'une couche de calcite de 2 à 3 cm d'épaisseur, qui s'est détachée du plafond lors du dégagement.

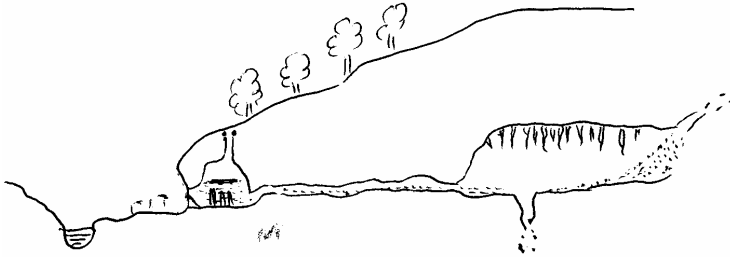
Cette calcite, comme le dépôt de sable argileux, avait été formée par de l'eau provenant d'une cheminée de 5 mètres de hauteur (avant d'atteindre la surface du sol extérieur) située juste au-dessus.

A son dégagement, on retrouva presque intacte une rangée de stalactites cassées volontairement par les occupants préhistoriques pour être plantées dans le sol de manière à délimiter, avec les parois de la grotte, un enclos contenant une dépouille humaine.

Nous étions en présence d'une sépulture préhistorique. L'eau, qui s'était introduite dans les lieux, avait déplacé et dispersé le squelette dont certains éléments étaient restés prisonniers des stalactites enfoncées dans le sol. A l'examen, il devenait **évident qu'un fort courant d'eau avait pénétré avec violence par cette cheminée pendant une période assez courte, voire unique**, apportant du sable alluvial (eau douce) mélangé à de l'argile, avant de déposer la calcite par-dessus, puis de s'assécher... Un petit boyau horizontal, long d'une quinzaine de mètres, débouchait au fond de cette

⁵ Nous avons évoqué ses découvertes dans *Le Cep* (cf. n°4 et 6) et ses quelque quarante années de démêlés avec les préhistoriens officiels.

petite grotte. On pouvait s'y engager en rampant, avant de pénétrer dans une salle plus vaste, haute de 8 mètres, au plafond constellé de jolies petites stalactites. L'ensemble était sec et la formation de stalactites stoppée. Le sol, comme le boyau, était recouvert d'une faible couche du même sable argileux, sec et sans dépôt de calcite. Au fond de cette salle, on pouvait retrouver, par l'épaississement et l'inclinaison du sable, une entrée par laquelle il avait pénétré, entraîné par l'eau qui s'y était engouffrée, mais avec moins de violence.



Il restait à déterminer si la sépulture était de l'époque de Cro-Magnon (15.000 à 35.000 ans avant Jésus-Christ⁶) ou de Néandertal (80.000 ans pour le moustérien périgourdin).

Des restes crâniens laissent supposer une sépulture néandertalienne.

Dans toutes les grottes néandertaliennes, et en particulier dans le Périgord, les vestiges préhistoriques sont toujours recouverts de plusieurs mètres de comblement sous des formations de calcite.

Le comblement se compose toujours de sable parfois mêlé à de l'argile, déposé en plusieurs couches d'un dépôt sédimentaire presque toujours stérile mais qui, bien que d'origine alluviale (eau douce), contient parfois des restes marins fossilisés (oursin, corail, dents de requin, etc.). Cet aspect est le plus souvent occulté dans la description des fouilles. Pour cette petite grotte, on retrouvait le scénario classique : une grotte préexistante dont l'occupation fut interrompue par l'intrusion massive et courte d'une énorme quantité d'eau douce... ce qui n'est pas sans évoquer le Déluge, surtout lorsqu'il s'agit de grottes situées en sommet de colline où aucune eau fluviale ne pourrait couler en l'absence de mouvement géologique

⁶ Il s'agit, bien sûr, des âges officiellement donnés pour le Périgord.

majeur (cas des grottes de Bara-Bahau, Proumessac, Regourdou, Lascaux et Rouffignac par exemple, pour la Dordogne). L'occupation Cro-Magnon (Bara-Bahau, Lascaux, Rouffignac) des grottes s'est toujours faite dans un second temps, sur le niveau des sols postérieur aux dépôts. Ce scénario n'est pas propre au Périgord et s'applique aussi aux autres grottes ayant eu les mêmes occupations préhistoriques.

Il y a deux ans, j'ai visité un autre site préhistorique (Cro-Magnon) privé, lui aussi non loin des Eyzies. Il y a une cinquantaine d'années, le père du propriétaire actuel avait assisté attentivement aux fouilles sur un terrain situé juste derrière sa maison. Il n'était absolument pas d'accord avec ce qu'il avait pu lire dans le rapport de fouilles qu'il avait fini par se procurer : la localisation de certains objets trouvés n'était pas la bonne : elle avait été décalée de plusieurs dizaines de mètres. La cause de ce « changement » était que, lors des fouilles, des tombes mérovingiennes furent mises au jour. Ainsi l'activité lithique trouvée ne devait plus être attribuée au Cro-Magnon comme on le pensait initialement mais bien au mérovingien. Le site perdait alors tout son intérêt car, à l'époque, seul le Cro-Magnon comptait dans cette région.

Pour valider une présence Cro-Magnon, il devenait nécessaire de faire apparaître les deux époques comme séparées par quelques dizaines de mètres, afin de faire ressortir dans le rapport une activité Cro-Magnon et d'occulter le Mérovingien.

Sinon, le site fouillé perdait le charme d'une grande ancienneté et tout son intérêt touristique... Comme les visites payantes de ces sites arrondissent les fins de mois de leurs propriétaires, ces derniers ne s'en plaignent pas au grand jour, même si en privé ils se livrent à des confidences en émettant les plus grands doutes sur leur authenticité. Ceci révèle une réalité soigneusement tue : il y a encore quelques siècles, ceux qui n'avaient pas les moyens de s'acheter des couteaux et des pointes de flèches en fer se les fabriquaient en taillant des silex ... activité qui disparut avec la généralisation du fer, devenu meilleur marché. L'activité lithique n'avait donc jamais cessé depuis les temps préhistoriques car, même à l'époque de l'utilisation du bronze ou du fer, le métal restait un matériau rare et coûteux. Ceci explique pourquoi on retrouve très souvent, presque à même le sol, des silex taillés et des déchets d'activité de taille lithique à proximité des abris sous roche (qui servaient de refuges naturels et de début d'habitation) que l'on croit préhistoriques mais qui ne le sont pas.

Pour conclure, je livre une anecdote concernant une grotte jadis étudiée par l'abbé Breuil. Dans son rapport, il n'était fait aucune allusion à des gravures sur les parois de la grotte, pourtant soigneusement étudiées. Il y a quelque temps la grotte fut réinspectée par les spéléologues d'un club local. Quelle ne fut pas la surprise du propriétaire en lisant sur le rapport publié par la suite, que les spéléologues avaient trouvé des gravures sur les parois. Le propriétaire eut beau clamer qu'il n'y avait jamais eu de gravures et qu'il ne les avait jamais vues dans sa grotte, le texte ne fut jamais modifié... Ainsi le club put-il s'enorgueillir d'avoir fait une nouvelle « découverte préhistorique », et enrichir aussi son palmarès.

SOCIÉTÉ

*"Il a plu à Dieu qu'on ne pût faire aucun bien aux hommes qu'en les aimant."
(P. Le Prévost)*

Le socialisme, l'individu et l'argent **Louis Salleron**

Résumé : En deçà des méandres de l'histoire, il existe une force propre des principes, qui impose sa logique aux décisions conjoncturelles de la vie politique. En l'occurrence, c'est la contradiction intrinsèque du socialisme que souligne ici Louis Salleron, dans un texte de fond rédigé il y a plus de 30 ans mais qui n'a guère perdu de sa justesse. En chargeant l'Etat de pourvoir au bonheur de l'individu, on finit par détruire les liens sociaux concrets, dans la famille, au travail, dans la vie locale ; de là une fausse solidarité réduite à des aides financières. C'est donc toujours l'Argent, comme dans le libéralisme, qui régit cet avatar d'une société vouée à disparaître puisqu'elle méconnaît les fondements divins de toute société durable.

Si le socialisme ne cesse de se développer en France, ce n'est certes pas grâce au génie de ceux qui le professent, mais ce n'est pas davantage par la sottise de ceux qui le combattent. C'est plus simplement par la logique des valeurs dont les uns et les autres se réclament identiquement. Socialistes et libéraux croient en commun à l'absolu de l'individu et visent à l'égalité maximale des individus entre eux dans la société – c'est dire que le libéralisme part battu d'avance en face du socialisme. Car si, à la différence du socialisme, il privilégie l'économie qui est facteur d'inégalité, il doit, pour réaliser l'égalité, faire de l'étatisme quand il est au pouvoir. Il chausse donc les bottes du socialisme au moment même où il prétend s'y opposer. Le jeu démocratique pour la conquête et la conservation du pouvoir le conduit à constamment donner à l'égalité la primauté sur la liberté.

On peut s'étonner, dans ces conditions, que le socialisme ne soit pas au pouvoir. La raison en est simple, et elle est double.

D'une part, puisqu'il gagne à tout coup dans l'opposition, il se satisfait d'un pouvoir de fait supérieur au pouvoir de droit qu'il aurait au

gouvernement et qu'il ne saurait exercer durablement entre la menace de la faillite qu'implique son programme et les surenchères communistes qui le paralyseraient. D'autre part, dans l'opposition même, le communisme refuse de tirer pour lui les marrons du feu et s'amuse à le faire trébucher chaque fois que le pouvoir est à portée de sa main.

Si les contradictions du libéralisme sont claires, celles du socialisme, plus subtiles, sont moins généralement aperçues. C'est que, non seulement il y a une diversité infinie de définitions du socialisme, mais il est aussi très divers dans les faits. Pour nous en tenir au seul socialisme français, outre la coupure entre le parti communiste et le parti socialiste, les tendances qui se manifestent au sein de ce dernier constituent parfois des divergences fondamentales.

Une contradiction radicale caractérise cependant le socialisme dans son essence même. C'est sa prétention à consacrer la primauté de l'individu par le maximum de pouvoir, ou même par la totalité du pouvoir, donné à la société organisée. Le mot de « socialisme » révèle la doctrine. En première instance, c'est : tout pour la société. L'individu doit être le bénéficiaire de l'omnipotence sociale, mais celle-ci prime dans l'ordre des moyens. En clair, cela signifie : tout pour l'État, afin que, par l'État, tout concoure au bien de l'individu. En ce point apparaissent les accords et les désaccords du socialisme avec le libéralisme et le communisme.

Le libéralisme est d'accord avec le socialisme pour faire de l'État l'instrument de l'égalisation des individus par la redistribution des revenus et des capitaux. Mais il opère de préférence par la fiscalité, le contrôle du crédit et la législation sociale, en conservant, dans les principes sinon dans les faits, la liberté et la propriété comme fondements et moteurs de l'activité économique.

Le communisme est d'accord avec le socialisme pour faire de l'État l'instrument du bonheur des individus. Mais poussant à son terme la logique du socialisme, il donne à l'État la totale propriété des moyens de production et prive de liberté les individus en les asservissant à l'État pour leur salaire et leur emploi.

Une telle conspiration du libéralisme, du socialisme et du communisme explique le processus implacable de socialisation qui ronge nos pays. Totalement logique dans le communisme, il est à la fois logique et contradictoire dans le socialisme et le libéralisme.

Si la contradiction entre son individualisme et son étatismisme est manifeste dans le socialisme, elle n'étonne guère parce que le libéralisme nous y a depuis longtemps habitués.

Elle est plus éclatante encore, mais curieusement moins aperçue entre son mépris affiché de l'argent et le culte qu'il lui rend, pour lui-même bien sûr et comme lien social.

Partons ici de la référence communiste, toujours commode puisque le communisme n'est que le socialisme poussé à son terme logique. Marx identifiait le règne de la bourgeoisie à celui de l'argent. Pour l'essentiel, c'était vrai. Le pouvoir de l'argent a toujours existé, mais il n'existait pas dans la hiérarchie sociale. Entre Dieu et Mammon, la chrétienté avait choisi. Le pouvoir de Mammon pouvait être considérable dans la réalité, mais le pouvoir légitime était de Dieu. *Omnis potestas a Deo*, le pouvoir suprême, celui du roi, outre les mille limitations sociales qu'il connaissait, était fondamentalement limité par la loi divine. La distinction établie entre le clergé, la noblesse et le tiers-état correspondait à une hiérarchie de valeurs – le service de Dieu, le service de la communauté par le don du sang, le service de la communauté par la production des biens essentiels à la vie – où l'argent n'entraînait pas.

Dans l'activité économique elle-même, la production l'emportait sur le commerce, et le commerce des biens sur celui de l'argent. L'ordre de l'économie était celui de la justice. Il y avait le juste prix et le juste salaire. Tout métier (*ministerium*) était un ministère, un service. L'intérêt (*usura*) était condamné comme usure, ou limité dans le service de la production.

La Révolution, en renversant la monarchie, renversait surtout l'ordre des valeurs de l'Ancien Régime. Elle mettait l'Homme à la place de Dieu comme principe et fin du Pouvoir.

En proclamant la liberté, l'égalité et la fraternité, elle installait les principes du libéralisme, du socialisme et d'un lien social sans substance, puisqu'il ne peut y avoir de frères sans père. La logique des principes se manifesta de l'anarchie à la tyrannie, au milieu des embrassades et des massacres. Après un quart de siècle de guerre civile et étrangère, le libéralisme l'emporta, portant la bourgeoisie au pouvoir et fondant sur l'argent les inégalités de la hiérarchie sociale.

En 1917, le communisme russe entendit supprimer la monnaie. L'or ne devait plus servir qu'à orner les vespasiennes. Le travail devenait la mesure de la valeur et des prix.

La production, les échanges et la consommation seraient désormais réglés

par l'État, en attendant que celui-ci disparaisse quand le bonheur de tous et de chacun l'aurait rendu inutile. On sait ce qui est advenu.

Nous n'en sommes pas là. Mais dès maintenant la socialisation générale des activités assure le triomphe de l'argent. Pourquoi ? Parce que la destruction des communautés naturelles oblige à remplacer les liens sociaux dont elles sont tissées par le lien de l'argent, seul substitut disponible en dehors de la fonctionnarisation et de l'asservissement qui sont la solution communiste.

Première des communautés naturelles, la famille, qui est un scandale tant pour l'étatisme que pour l'individualisme, craque devant leurs attaques combinées. Entre le mari et la femme, entre les parents et les enfants, tout devient question d'argent et de salaire. On arrive peu à peu au point où les membres de la famille deviennent de simples individus évoluant librement entre eux sous l'œil vigilant de l'État.

La promotion des « domestiques » et des « bonnes » au rang d'« employés de maison », dont les salaires et les droits sociaux ne correspondent plus ni aux ressources ni aux besoins concrets de la majorité des familles, pousse la mère à travailler à l'extérieur pour arrondir le budget familial et acquérir elle aussi des droits sociaux.

Les enfants sont envoyés dans les crèches et les maternelles, ou traînent dans la rue. Ils appartiennent enfin à l'État.

On pourrait faire le tour de tous les milieux sociaux – ceux de l'artisanat, du village, du quartier – où l'apprentissage du métier et l'entraide spontanée créaient les grandes solidarités communautaires de la vie quotidienne et professionnelle, on verrait à quel point le système des droits légaux et des obligations légales développé par l'État tue les liens sociaux naturels, en suscitant de surcroît l'égoïsme, le ressentiment, l'agressivité et le chômage. L'individu devient solitaire par la grâce de l'argent, froid médiateur de toutes les relations sociales désormais privées de la chaleur vivante des communautés naturelles.

Ne parlons pas des vieillards que la législation sociale et fiscale voue, par ses incidences multiples, à la mort solitaire.

Ne parlons pas des communautés religieuses, avec leurs moines et leurs moniales qui « gagnent leur vie », sont salariés et assurés, bref liés par l'argent et tenus par l'État.

Ne parlons de rien ni de personne, puisque c'est toute la vie sociale qui est asservie à l'argent et à l'État.

La société libérale-socialiste, qui viole toutes les lois divines en même temps que les lois naturelles les plus élémentaires, est condamnée à mort.

On ne peut que préparer la société véritablement humaine qui pourra surgir des décombres.

*

*

*

Carême et santé¹

Dr Jean-Pierre Willem

Résumé : Le Mardi Gras avec ses carnivals marque la fin de la saison froide aux longues nuits. Lui succèdent quarante jours de restrictions alimentaires qui, à la différence du Ramadan, ont un double sens : maîtrise d'un corps en attente de la résurrection, d'une part ; mais aussi acte thérapeutique préventif. En puisant dans ses réserves, le corps se met en acidose, et nous savons depuis 1923 qu'en terrain acide le cancer ne peut se développer.

L'hiver a été long, accompagné de son cortège de désagréments : froid, pluie, ciel bas. De surcroît, bon nombre de personnes ont souffert de dépressions saisonnières ; on l'a d'ailleurs observé dans leur regard triste, absent voire indifférent.

Cependant, il est à noter que de tout temps, l'Homme a imaginé en cette période de l'année des fêtes populaires, majestueuses et grandioses qui surent donner lieu à une très grande libération émotionnelle consécutive à ces durs temps. A l'occasion de ces carnivals - avec leurs tambours, leurs trompettes, leurs déguisements et leurs danses - les communautés trouvent à se rassembler, se réconcilier, échanger, et se toucher.

Bref, la cohésion du groupe se rétablit à nouveau.

Pour l'heure, une toute autre période commence alors que la terre est encore endormie. Elle va durer quarante jours. Celle-ci commence par le "Mardi Gras", dernier jour de bombance. Le lendemain, c'est le jour des Cendres : "*Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière*".

Le Carême, que les chrétiens commencent ce mercredi, reproduit comme en calque la préparation juive de la Pâque, quarante jours avant la fête religieuse, et rappelle aussi les quarante jours de jeûne du Christ dans le désert.

Durant cette quarantaine, une longue période d'abstinence est prescrite avec notamment la pratique du jeûne. Tandis que les musulmans viennent d'achever le ramadan, les chrétiens attaquent cette période salutaire. Il faut avant tout éviter un rapprochement inexact car le carême

¹ Repris de *Bourgeois et Traditions*, lettre d'information de l'Association « Médecins aux pieds nus » (n°42, 1^{er} trimestre 2004).

chrétien a peu de choses en commun avec le ramadan musulman. Si celui-ci est une période d'ascèse diurne, consistant à offrir à Dieu la maîtrise du corps et des sens, le carême chrétien constitue, quant à lui, la préparation au temps douloureux de la Passion et glorieux de la Résurrection du Seigneur. L'un se suffit à lui-même, tandis que l'autre n'a de sens, pour ainsi dire, que précisément parce qu'il aboutit à la Semaine Sainte. Le christianisme n'accepte pas l'ascèse comme une fin en soi. Celle-ci se retrouve comme un moyen ; elle est toujours mobilisée pour se préparer à "retourner" vers le Seigneur et à sa manifestation de gloire comme voie la plus parfaite.

Au-delà de ces rituels saisonniers, se trouve une autre réalité, de nature sanitaire, qui n'est pas sans être complémentaire de la réalité religieuse. En effet, ceux qui ont respecté cette réduction alimentaire auront écarté de grosses pathologies dégénératives. Le fait de puiser dans leurs réserves métaboliques a mis leur terrain en acidose.

Pour illustration, on recense sur l'île japonaise d'Okinawa le plus grand nombre de centenaires au monde. Ces habitants s'adonnent à une habitude culturelle appelée "*hara hochibu*", consistant à ne s'alimenter qu'à 80% des normes habituelles, et tout cela dans la joie et la convivialité.

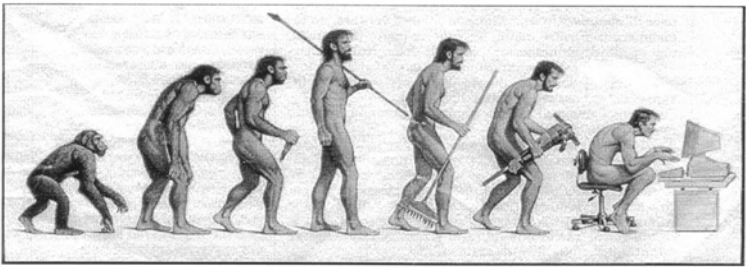
En 1923, Otto Warburg a obtenu le prix Nobel de médecine pour avoir mis en évidence cette corrélation : un cancer et un infarctus ne peuvent se développer en présence du métabolisme en acidocétose². En outre, le bio-électronimètre de Vincent le prouve sous forme d'un diagramme qui définit 4 terrains distincts.

Il est désormais scientifiquement prouvé qu'un terrain acide ne laisse pas aux cancers, infarctus et virus la possibilité de se développer.

Derrière l'aspect religieux du ramadan, du carême et du Yom Kippour, les peuples disposent d'une stratégie merveilleuse pour se maintenir en bonne santé. Il reste à expliquer aux pratiquants des trois religions monothéistes cette équation biochimique (jeûne=santé) pour qu'ils découvrent la dimension sanitaire de cette période d'abstinence. A l'occasion du lancement du Plan Cancer en France, nos universitaires et politiciens devraient s'inspirer de cette approche culturelle.

² Ndlr. Le Dr Gernez a réactualisé ces travaux, qui furent étouffés par de puissants intérêts.

A la manière de ...



**Une série évolutive
qui en vaut bien une autre !**

**Notre siècle sera écologique
ou nous ne seront plus**¹
Pr Dominique Belpomme²

Résumé : On évoque souvent les progrès réalisés par la médecine depuis un siècle, avec la régression de certaines maladies infectieuses. Or les maladies actuelles sont surtout environnementales et de nature chimique : cancer, stérilité, malformations congénitales, obésité, allergies, maladies respiratoires, etc... Elles ne se prêtent guère à un traitement curatif. La prévention primaire (protection des personnes) risque de n'être qu'un pis-aller. Il faut une véritable écologie sanitaire, nous restituant un environnement sain par la suppression complète des polluants chimiques, pesticides, dioxines, métaux lourds, additifs alimentaires, etc... A défaut de prendre ces mesures radicales, l'humanité s'inscrit elle-même sur la liste des espèces en voie de disparition.

Aujourd'hui la dégradation de notre environnement est à l'origine d'un nombre croissant de maladies. C'est ce que constatent un certain nombre d'experts, épidémiologistes, toxicologues, médecins et autres professionnels de la santé. C'est ce que j'ai indiqué dans un ouvrage *Les grands défis de la politique de santé en France et en Europe* préfacé par le Président de l'Académie Nationale de médecine, le Pr Gabriel Blancher, et c'est ce que je confirme dans un dernier livre *Ces maladies créées par l'homme*, dans lequel je montre qu'aujourd'hui, la dégradation de notre environnement met en péril notre santé.

¹ Repris d'*Homeo-dens* n° 34 (juin 2004)

² Dominique Belpomme est Professeur de cancérologie à l'Université de Paris V. Internationalement connu pour ses travaux de recherche sur le cancer, il préside l'Association française pour la Recherche Thérapeutique Anti-Cancéreuse (ARTAC). Expert cancérologue auprès de la Commission Européenne, il est actuellement l'un des chargés de mission pour la mise en œuvre du Plan Cancer.

Le **concept de Santé Environnementale** constitue le fondement de ces deux ouvrages. Nos dépenses de santé ne sont plus de caractère conjoncturel, mais structurel, car elles sont liées à l'accroissement du nombre des maladies que nous induisons par la pollution de notre environnement, et à l'accroissement du nombre des malades et des actes de soins qui en relèvent. Le cancer en fait partie, au même titre que les malformations congénitales chez l'enfant et la stérilité chez les hommes.

Aujourd'hui l'enfance est en danger ! Mais au-delà de ce constat alarmant, compte tenu de la stérilité grandissante dans tous les pays industrialisés et de la baisse de la natalité qui en résulte³, c'est la survie du monde occidental qui est en danger, et même la survie de notre espèce !

A cet égard, la situation sanitaire est en effet devenue critique dans le monde, aussi bien dans les pays riches du Nord, que dans les pays pauvres du Sud, bien que la nature des problèmes posés y soit différente. C'est ce que j'analyse ici à partir de considérations purement scientifiques, en partant du cancer qui est l'un des modèles les plus démonstratifs. Or ici, seule la **prévention primaire** permettrait de nous sauver.

1. Notre santé est tributaire de l'environnement

Notre médecine contemporaine n'a certes pas oublié que des facteurs environnementaux peuvent être à l'origine des maladies, mais en raison du développement apparemment sans concession ni limite des biotechnologies, elle le néglige trop. Elle postule aujourd'hui que toutes les maladies pourront demain être guéries grâce aux progrès de la génétique. Or cela s'avère inexact. **Nos cellules, nos gènes sont en interaction permanente et directe avec l'environnement qui, lorsqu'on le dégrade, les altère de façon considérable et provoque les maladies.**

2. Les maladies d'aujourd'hui ne sont plus celles d'hier

Hier, nos maladies étaient naturelles, de nature infectieuse ; aujourd'hui elles sont principalement artificielles, induites par la pollution physique, chimique et biologique de notre environnement. Ainsi, selon le grand et

³ Ndlr. Sans être professeur de médecine, on peut quand même ajouter que la baisse de natalité a d'autres causes : économiques, politiques, psychologiques et spirituelles. Il serait plus exact de dire que la baisse constatée de la spermatogenèse diminue la natalité maximale potentielle dans les sociétés dites « développées ».

regretté savant français René Dubos, il faut parler aujourd'hui de **maladies de civilisation** et non plus de maladies naturelles.

Or le point essentiel ici est que les victoires de notre médecine au siècle dernier risquent de n'être plus au rendez-vous lors de ce siècle pour juguler les maladies de civilisation d'aujourd'hui. En effet, les maladies actuelles ne sont que rarement d'origine génétique, héréditaire, et moins souvent qu'avant d'origine infectieuse, grâce au progrès de la médecine depuis la dernière guerre. Nos maladies d'aujourd'hui sont le plus souvent environnementales et de nature chimique: cancers, stérilité, malformations congénitales, maladies cardiovasculaires, obésité, diabète, allergies, asthme, maladies respiratoires chroniques, maladies mentales ou du système nerveux. Or ces maladies sont beaucoup plus difficiles à traiter et seront à l'avenir probablement incurables pour un grand nombre d'entre elles, malgré les efforts de la biologie et de la médecine.

A cela s'ajoute le fait que les maladies infectieuses d'aujourd'hui, elles aussi ne sont plus, les mêmes que celles d'hier, car la dégradation de notre environnement les a modifiées.

Tel est le cas des épidémies de légionellose, d'apparition récente et qui sont liées à la perte de l'hygiène, telle qu'elle avait été promue au siècle dernier, et à l'essor inconsidéré et insuffisamment contrôlé des installations techniques des hôpitaux et de certaines usines, comme le montre l'épidémie de légionellose observée actuellement dans nos pays. Tel est aussi le cas des infections virales, qu'il s'agisse du Sida, du Sras ou encore de la grippe du poulet en Asie, qui aujourd'hui défraye la chronique. Dans tous ces cas, les modifications de notre environnement sont probablement en cause soit directement, en provoquant la mutation de certains virus, soit indirectement, par le biais des déficits immunitaires qu'induisent les nombreuses molécules chimiques déversées autour de nous.

Ainsi les maladies infectieuses actuelles résultent-elles soit de la mutation de certains virus, soit de leur virulence exacerbée chez les individus qui présentent de tels déficits.

3. La prévention primaire environnementale, seule arme possible

C'est donc le constat d'un semi-échec actuel et prévisible de la **médecine qu'il faut faire** et qui doit guider nos pas en préconisant la seule solution possible à tous nos maux: la prévention. Non pas seulement **la prévention secondaire** qui consiste à dépister le plus tôt possible les maladies, une fois qu'elles sont apparues, mais fondamentalement, **la prévention primaire**. Or ici il faut s'entendre sur la définition qu'il convient de donner à la prévention primaire. Certains considèrent que la pollution de notre environnement étant incontournable, la seule solution possible est de protéger les citoyens que nous sommes, par des mesures adéquates (allant du port d'une bavette jusqu'à l'interdiction de pratiquer certains métiers). Ce type de prévention primaire transparait par exemple dans le rapport préliminaire concernant le Plan Santé-Environnement, décidé par le Président de la République Française et dont la mise en oeuvre incombera au gouvernement actuel ou à celui qui lui succédera. Si le principe même de ce Plan est un objectif louable, sa mise en oeuvre risque donc de n'être qu'un pis aller. En effet les tenants de ce type de prévention se trompent de combat. La politique de l'autruche qu'ils préconisent risque en réalité de conduire un jour à notre perte.

Car la véritable prévention primaire est de prendre le mal à la racine. Et cette racine consiste à **soustraire de l'environnement les facteurs nuisibles que nous y introduisons**, afin d'éviter les maladies qu'ils provoquent. Ainsi, la médecine contemporaine doit s'orienter le plus rapidement possible vers ce que j'appelle **l'écologie sanitaire**, et notre politique de santé vers une véritable politique de l'environnement, c'est-à-dire une politique visant à réduire réellement la pollution. Le problème n'est donc plus seulement médical. Il est maintenant sociétal.

4. Le cancer, une maladie de l'environnement

Le cancer est une maladie grave, encore trop souvent mortelle, ce qui explique qu'elle soit devenue aujourd'hui un fléau extrêmement préoccupant dans notre pays, comme dans tous les pays fortement industrialisés. Les

raisons en sont sa fréquence croissante et la modicité des progrès thérapeutiques réalisés. Les données épidémiologiques actuelles sont sans appel. Depuis la dernière guerre, le nombre de décès par cancer n'a cessé d'augmenter. Aujourd'hui, dans notre pays, le cancer fait 150 000 morts par an, 20 fois plus que la mortalité par accidents de la route et 100 fois plus que la mortalité par sida⁴.

Le Président de la République, Jacques Chirac, a souligné dans son allocution de lancement du Plan Cancer que ce fléau avait fait en 10 ans autant de morts que la première guerre mondiale ! Le Plan Cancer est une prise de décision essentielle, et il faut soutenir ceux qui ont pour mission de le mettre en oeuvre. Mais ce Plan permettra-t-il d'éradiquer la maladie si, sans nier le rôle essentiel de la lutte contre le tabagisme (sur les 150 000 morts, le tabac est à l'origine de 30 000 morts), la dimension environnementale n'est pas suffisamment prise en compte ?

5. Plus grave que le cancer: la stérilité et les malformations congénitales

Dans les pays industrialisés, la stérilité, en particulier masculine, est croissante, ainsi que les malformations congénitales. A terme, c'est la survie du monde occidental qui est en jeu et celle de l'espèce humaine, si on reprend les observations des 22 scientifiques américains ayant signé la déclaration de Wingspread en 1991. L'association de stérilité et de malformations a provoqué la disparition de certaines espèces animales. Or aujourd'hui, les constatations chez l'homme sont les mêmes.

⁴ Ndlr. Il faudrait ajouter à ces chiffres les décès enregistrés sous une autre rubrique, lors d'une rémission temporaire ou durable, mais dont la cause se rattache à l'affaiblissement de l'organisme par le cancer.

Elles sont accablantes : selon des experts danois, dans certaines régions des pays industrialisés, la concentration en spermatozoïdes dans le sperme humain diminue de 1 % chaque année !

6. Nos enfants sont en danger !

A quel type de pollution sont dues l'augmentation de fréquence et la gravité de ces maladies ? Essentiellement à la pollution chimique de notre environnement, aux **Polluants Organiques Persistants**, les POP, et aussi aux très nombreux autres produits et substances toxiques. Or les effets de ces produits ou substances sont d'autant plus graves qu'ils sont peu ou pas biodégradables et qu'ils concernent, d'abord et avant tout, nos enfants. Ceux-ci sont en effet les plus vulnérables, car un grand nombre de ces produits traversent la barrière placentaire et contaminent le fœtus en période de grossesse. En outre, parce qu'ils se concentrent dans le tissu graisseux des mères, ces produits se retrouvent dans le lait, lorsqu'elles allaitent leur enfant. Enfin, parce qu'il joue près du sol, à domicile, dans une atmosphère contaminée, ou qu'il est nourri par des aliments également contaminés, l'enfant inhale ou ingère ces produits.

Toutes les mères de France devraient savoir cela. Elles doivent savoir qu'elles contaminent leurs enfants et que ceux-ci se contaminent à leur insu. Voilà le véritable problème aujourd'hui et le drame. Car il est scientifiquement clair que ces produits sont toxiques et qu'ils sont à la base de nombreuses maladies. Celles que j'ai évoqué : cancers, malformations congénitales et stérilité, mais aussi de nombreuses autres.

Ainsi on admet qu'aujourd'hui en Europe, un enfant sur sept est asthmatique ! Tout cela en raison de l'air pollué de nos villes, mais aussi de nos habitations. La raison en est simple. C'est parce que l'air contient de nombreuses particules en suspension et que ces particules fixent les allergènes naturels ou artificiels - ceux que nous avons introduits en mettant sur le marché de trop nombreux produits industriels - que nos enfants deviennent allergiques et donc que beaucoup d'entre eux sont asthmatiques.

7. Polluer, un crime contre l'humanité

Aujourd'hui, une relation de cause à effet pour les **cancers**, la **stérilité** ou les **malformations congénitales** semble être établie pour les **pesticides**, à tel point que les agriculteurs et surtout leurs enfants en sont les premières victimes. Elle l'est pour les **dioxines** rejetées dans l'air et le sol par les

incinérateurs, en raison de la combustion des matières chlorées. En matière de cancer, elle l'est aussi pour les **engrais nitrates** que l'industrialisation de l'agriculture conduit à utiliser de façon excessive... Elle l'est au voisinage des décharges. Elle l'est pour le **plomb et autres métaux lourds** en provenance de la pollution occasionnée par l'industrie et le trafic routier. Elle l'est pour certains **colorants et additifs alimentaires**.

Même si le lien de causalité entre ces polluants et l'apparition des maladies n'est encore parfois que probable, il est indispensable d'agir dès aujourd'hui politiquement et d'appliquer le **principe de précaution** le plus tôt possible. Aujourd'hui, polluer est devenu un véritable **crime contre l'humanité, car c'est l'enfance qui est en danger**. C'est ce qu'a souligné en juin 2004 la Conférence Européenne réunissant les ministres de la Santé des Etats membres de l'Union à Budapest.

8. Notre siècle sera écologique ou nous ne serons plus

Polluer est aujourd'hui devenu un véritable crime contre l'humanité et il faut que nos juristes se mobilisent. Car il y a encore plus grave que ces maladies que nous induisons. En toile de fond, il y a la pollution chimique à l'origine de l'effet de serre. Or ici, les conséquences risquent d'être catastrophiques, au plan social, économique, écologique et sanitaire, même si on considère le scénario le moins pessimiste : une augmentation de 3°C de la température moyenne de la Terre au cours de ce siècle.

Que sera notre santé si la température moyenne de la terre augmente de quelques degrés ? Les virus, les bactéries, les parasites et leurs vecteurs animaux pulluleront car leurs niches écologiques, actuellement cantonnées dans l'hémisphère Sud, s'étendront à l'hémisphère Nord. Ainsi verrons nous resurgir ou survenir des maladies aujourd'hui peu fréquentes dans notre pays, ou même que nous avons jugulées au siècle dernier : le paludisme, le choléra, la peste, la maladie du sommeil, etc. Or notre médecine ou celle de demain, même si elle fait encore des progrès, pourra-t-elle venir à bout de ces maladies que nous avons partiellement oubliées ? On peut en douter. A tel point que nous risquons de disparaître en raison de ces maladies, avant même que l'effet de serre atteigne son apogée.

Il est donc clair que notre siècle sera écologique, ou nous ne serons plus, et que nous n'avons qu'un siècle pour sauver dix mille ans d'histoire.

Conclusion

Notre système de santé est basé essentiellement sur la délivrance de soins de plus en plus sophistiqués et coûteux. Il est, en l'état actuel, inadapté à la mise en oeuvre d'une véritable politique nationale de prévention. De plus, l'essor des nouvelles bio-technologies et du génie génétique, tout en posant des problèmes éthiques complexes, va contribuer à aggraver les dépenses de santé, sans toutefois parvenir à éradiquer les fléaux sanitaires actuels.

La politique de Santé Publique doit donc être liée à celle de l'environnement, avec pour arme maîtresse la prévention primaire, car Ecologie et Médecine, Environnement et Santé sont intimement et causalement tributaires les uns des autres.

*

*

*

BIBLE

Les deux témoins

Yves Germain

Présentation :

L'Apocalypse évoque deux témoins qui prophétisent face à l'Antéchrist. Outre cette lecture littérale, en se fondant aussi sur le droit mosaïque selon lequel il faut deux témoins pour attester d'un fait en justice, Y. Germain propose d'appliquer ce passage aux juifs et aux chrétiens confrontés ensemble au paganisme. L'évolution présente des sociétés et de leurs lois apporte un poids nouveau à cette perspective.

« Je donnerai à mes deux témoins de prophétiser revêtus de sacs, pendant 1260 jours (1260 jours = 42 mois = 3 ans et demi). Ceux-ci sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui sont dressés en présence du Seigneur de la Terre » (Ap 11, 3-4)

LES DEUX CHANDELIERS

Nous n'aborderons pas le sens profond des deux témoins, mais saint Jean les appelle « *les deux chandeliers* », c'est-à-dire ceux qui apportent la lumière, la Révélation. Il n'y a que les Juifs et les Chrétiens qui l'ont reçue. Ils sont donc les deux témoins qui « *reprennent vie* », après avoir été « *cadavres* » durant « *trois jours et demi* » (cf. Ap 11,9). Ce mot « *cadavre* » de l'hébreu, évoque pour nous « *le païen* » ; et les « *trois jours et demi* » représentent le temps de la « *sécheresse* », donc le temps du paganisme, car l'eau (la parole) manque :

« Elie pria instamment qu'il ne tombât point de pluie, et la pluie ne tomba pas sur la terre pendant trois ans et six mois » (Jc 5,17)

Nous remarquerons que les deux témoins qui reprennent vie « *montèrent au ciel dans une nuée* » et qu'ils réussirent dans leur témoignage, car :

« Les autres, saisis d'effroi, rendirent gloire au Dieu du ciel » (Ap 11,13)

Dans cette action commune, nous voyons aussi la « *restauration d'Israël* » dans sa « *royauté* ». En effet quand les disciples posent la question au Christ :

« *Seigneur, est-ce en ce temps que vous allez rétablir la royauté en Israël ?* » (Ac 1,6),

le Christ ne répond pas : « *Il n'en est pas question* ». Il dit : « *Ce n'est pas à vous de connaître les temps ni les moments que le Père a fixés... Mais lorsque l'Esprit Saint descendra sur vous... vous serez mes témoins... jusqu'à l'extrémité de la terre* » (Ac I, 7-8)

Ce qui indique, face à des Juifs :

- que le rétablissement d'Israël aura lieu un jour...
- qu'il se fera avec l'Eglise (mes témoins)...
- et qu'il concernera le monde entier...

Il devient donc bien difficile de refuser aux juifs une participation à la conversion du monde, après la leur.

Dans le même sens saint Jérôme écrit :

« *Si c'est à cause du délit des juifs que la santé passa aux païens, ce sera à cause de l'incrédulité des païens que les juifs la recouvreront.* »

Il apparaît donc bien que les juifs ne peuvent être les « *derniers* » entrés dans l'Eglise. C'est probablement un déchaînement du paganisme parvenu à son comble qui sera à l'origine de leur retour.

Saint Paul écrit en ce sens, d'après la Vulgate :

« *Une partie des juifs est tombée dans l'aveuglement... donec plenitudo gentium intraret* » (Ro 17,25)

C'est-à-dire, mot à mot : « *jusqu'à ce que la plénitude des païens soit entrée* », ou encore « *jusqu'à ce que la plénitude du paganisme comparaisse* ».

Cette traduction n'a plus besoin des deux mots ajoutés par certains : « *dans l'Eglise* » ; elle évoque un « *jugement* » et nous pouvons la relier à la pensée de saint Luc.

Il faut avoir une certaine logique ; si la plénitude des Juifs est leur « *conversion* », la plénitude des païens doit nous montrer le comble du paganisme. Ce mot n'a d'ailleurs jamais le sens de « *tous* » dans l'Ecriture.

Il apparaît là encore que les Juifs seront « *éclairés* » au moment où le paganisme atteindra sa « *plénitude* ». Dans l'évangile de saint Luc on retrouvera la pensée de saint Paul et celle de saint Jérôme. Jérusalem désignant Israël et surtout l'Eglise, il écrit :

« *Jérusalem sera foulée aux pieds par les païens jusqu'à ce que le temps des païens (le paganisme) soit accompli* » (Lc 21-24)

Plus exactement : « *que le temps des païens arrive à sa plénitude* » (Vulgate)

Ce qui indique :

- que le temps des païens aura son apogée et une fin,
- et qu'alors Israël et l'Eglise ne seront plus « *foulées aux pieds* », c'est-à-dire méprisés...et persécutés.

Une interprétation littérale de ce passage mène à l'impasse. Il est en effet écrit auparavant :

« *Ils tomberont au fil de l'épée et seront amenés captifs dans toutes les nations* » (Lc 21-24)

Il est d'abord bien difficile de voir ceux qui sont tombés « *au fil de l'épée* », emmenés ensuite « *captifs* », car dans la Vulgate il y a un « *et* ». De plus la phrase est inapplicable aux Juifs qui, bien que souvent persécutés, n'ont jamais été « *captifs dans toutes les nations* ».

La Vulgate (saint Jérôme) nous dit qu'ils « *tomberont par la bouche de l'épée* ». De plus, si nous savons que l'épée est aussi un symbole de la parole, dont saint Paul usera (cf Eph 6,7 et Hé 4,12), nous comprenons qu'il s'agit alors des pécheurs dans le monde, des « *morts* », qui valent à l'Eglise de Sardes de durs reproches :

« *Tu as la réputation d'être vivant, mais tu es mort* » (Ap 3,1)

Depuis le 14^{ème} siècle, en Occident, le bilan des chrétiens s'affaiblit. Ces chrétiens-là sont « *tombés* » et « *captifs* » dans « *toutes les nations* ». Cela d'autant plus qu'au verset suivant nous apprenons que les « *nations seront dans la consternation...* » (Lc 21,25). Nul doute qu'alors le paganisme arrivera à sa plénitude. C'est le temps de « *l'épreuve sur le monde entier.* » (Eglise de Philadelphie) (Ap 3,10)

LES DEUX OLIVIERS

L'olivier n'apparaît dans le Nouveau Testament qu'à deux reprises.

- Dans l'Apocalypse, saint Jean le relie aux deux témoins (Cf « *Ceux-ci sont les deux oliviers et les deux chandeliers...* » 11,4)
- La deuxième fois, nous le trouvons dans l'épître aux Romains (11, 17-24). Saint Paul indique clairement que « *l'olivier sauvage* » (les chrétiens) a été greffé sur « *l'olivier franc* » (les juifs) et qu'ainsi nous participons « *de la même sève et du suc qui sont de la racine de l'olivier* ».

Grâce à une autre image les Pères de l'Eglise montreront souvent que finalement, la « *Pierre d'angle* » (le Christ) réunira les deux peuples (païens et juifs). Ce même thème se retrouve encore dans certains vitraux où le

Christ apparaît entre le soleil et la lune, symboles respectifs des païens et des juifs.

C'est enfin l'âne (les païens) et le bœuf (les juifs) que nous plaçons dans toutes nos crèches, bien que nous en ayons perdu le sens. L'exégèse juive explique longuement que le bœuf figure les Hébreux, car il ne se mêle pas comme l'âne à l'étranger (le cheval), pour donner le mulet (étranger = idolâtrie).

POURQUOI « DEUX » ?

Les juifs ont reçu « *l'arche du témoignage* » (Ex 25,16). Les chrétiens sont aussi « *témoins* ». Mais les deux Testaments affirment que le témoignage ne prend tout son sens, toute sa valeur, que lorsqu'il est accompli à deux. Le Christ rappelle ce point capital de Deut 17,6 et 19,5 :

« *Il est écrit... que le témoignage de deux hommes est vrai...* » (Jn 8-17)

Les apôtres sont envoyés « *deux à deux* » (Mc 6,7 cf Lc 10,1).

Citons encore :

« *Où deux ou trois sont rassemblés en mon Nom, je suis là au milieu d'eux* » (Mt 18-20)

Matthieu précise que ce que nous demanderons « *à deux* », nous l'obtiendrons (Cf Mt 18,19). C'est donc de nous deux, juifs et chrétiens, que dépend le sort du monde pour accéder à ce qui est vrai : la PAROLE DE DIEU.

Le grec de Pilate selon l'Évangile de saint Jean ***Pierre Courouble***

Résumé. L'évangile de saint Jean est écrit dans une langue grecque parfaitement maîtrisée : les verbes sont employés avec leur juste forme (temps et aspect) alors qu'il s'agit là d'une difficulté majeure bien connue des étudiants !... Or deux phrases prononcées par Pilate (« *Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit* », et « *Quelle accusation portez-vous contre cet homme ?* »), présentent des « erreurs » de vocabulaire et de conjugaison qui seraient inexplicables sous la plume d'un écrivain possédant bien la langue grecque, tandis qu'elles coulent de source s'il s'agit d'un locuteur latin.

Pour que l'évangéliste les ait reproduites telles quelles, il faut donc qu'il ait écrit aussitôt l'événement, à l'intention de lecteurs qui avaient connu et entendu personnellement Pilate. Il y a ici une preuve manifeste d'antiquité et d'authenticité du quatrième évangile.

Comme tous les fonctionnaires de l'Empire nommés en Orient, Pilate, qui est de langue latine, a dû apprendre le grec. C'est la langue véhiculaire à l'Est de l'Adriatique ; on la parle à Césarée comme à Jérusalem, comme aussi dans le reste de la Palestine pour peu qu'on soit lettré. Les membres du Sanhédrin, qui représentent une élite intellectuelle juive, possèdent cette langue, qui est d'ailleurs celle des rapports avec Rome. Le latin, lui, est plus ignoré, mais il n'est pas inconnu. Que Pilate ait donc fait placarder en trois langues l'inscription sur la croix de Jésus n'a rien d'exceptionnel. Précisément, à propos de cette inscription, l'évangile de saint Jean nous permet d'entendre Pilate parler grec, et ses paroles valent d'être examinées de près, de même que celles par lesquelles il a ouvert le procès de Jésus (Jn 19,22 et 18,29).

Les grands-prêtres des Juifs, mécontents de voir désigné comme "Roi des Juifs" celui qu'ils viennent de crucifier, se rendent donc auprès de Pilate pour protester. Sa réponse est peut-être plus connue dans sa version latine : « *Quod scripsi scripsi* » (ce que j'ai écrit, je l'ai écrit). Elle sonne parfaitement en latin, frappée de *l'Imperatoria brevis* du peuple "*qui se souvient de régner sur les peuples*". En grec, l'évangile dit : "ὁ γεγραφα γεγραφα (*o gégrapha gégrapha*).". Et ici, cela ne va plus.

Le latin n'a qu'un seul temps, le parfait - scripsi - pour exprimer l'action passée et son résultat : "ce que j'ai écrit (ce matin), je l'ai écrit (pour de bon, et cela restera écrit)". Or, ce sont là deux aspects que le grec, depuis Homère jusqu'à nos jours, distingue soigneusement : il mettrait le premier verbe à l'aoriste, et le second au parfait. D'autre part, le *quod* "ce que", qui est un collectif, se traduirait plutôt par le pluriel du neutre que par le

singulier. Si Pilate n'avait pas pensé en latin ce qu'il a dit en grec, s'il avait mieux possédé cette langue, il aurait dit : "Α έγγραφα γέγραφα (*A égrapsa gégrapha*)". C'est sans doute moins impressionnant, mais plus précis ; moins latin, plus grec.

Lorsqu'au matin de ce jour, les Juifs ont amené Jésus pour obtenir contre lui la sentence de mort, Pilate a d'abord demandé : "*Quelle accusation portez-vous contre cet homme ?*" ; en latin, selon la vulgate : "*Quam accusationem affertis adversus hominem hunc ?*". S'agirait-il d'une phrase rituelle par laquelle le juge ouvrait l'audience ? En grec, l'évangile nous la rapporte ainsi : *Τίνα κατηγορίαν φέρετε κατά του ανθρώπου τούτου* (*Tina katégorian phéréte kata tou anthrôpou toutou*); Et de nouveau nous voyons Pilate, en étranger qui manie mal le grec, y glisser du latin. Une première erreur, assez bénigne, porte sur l'interrogatif : *Tina* interroge sur l'identité ; pour interroger sur l'espèce (« Quelle espèce d'accusation : Vol ? violence ?.. »), le grec emploierait *ποίαν* (*poïan*), tandis que le latin n'a qu'un seul mot pour les deux emplois. Mais c'est le verbe qui est incorrect. Nous disons "porter" une accusation, à la suite du latin qui emploie le verbe *fero* ou *affero*. Le grec dit "faire" une accusation ; le verbe employé est *ποιω* (*poiô*), mais il l'emploie à la voix « moyenne », et non pas à la voix « active », pour indiquer que l'accusateur s'engage dans le grief qu'il porte.

On aurait donc ceci : *ποίαν κατηγορίαν ποιείσθε κατά του ανθρώπου τούτου* (*poïan kathégorian poiéisthé kata tou anthrôpou toutou*); Pilate, pensant en latin, utilise le verbe grec *φέρω* (*férô*), parce qu'il est homonyme du latin, alors qu'il n'a aucun sens ici, et il le met à la voix "active", comme il le ferait en latin.

Que conclure de ces observations ? Remarquons d'abord que ces incorrections - et notamment l'emploi défectueux des verbes - ne peuvent pas avoir été imaginées par un Grec ou un écrivain familier du grec.

Or l'auteur du quatrième évangile connaît bien le grec, et ne se trompe jamais sur le choix des formes verbales grecques et de leurs aspects. Elles sont encore moins l'oeuvre d'un Sémite. Seul un Latin pouvait les commettre. Elles ont donc toutes chances d'être des phrases prises sur le vif, telles que Pilate les a prononcées.

Pilate a été révoqué au début de l'an 36, moins de six ans après la Passion, et il a quitté la Palestine. Il laissait le souvenir d'un gouverneur à la main lourde, mais des détails comme ceux que nous venons de souligner n'ont pas dû surnager longtemps dans les mémoires. Un Français qui aurait eu, sous l'occupation allemande, maille à partir avec von Stülpnagel, gouverneur militaire de Paris, aurait sans doute raconté ensuite son entrevue

en reproduisant les éventuelles maladresses de son interlocuteur ; mais cette imitation n'a qu'un temps. Passées les premières années de l'après-guerre, elle perd son sel devant un auditoire de qui ces événements s'éloignent, et qui n'a pas connu le personnage imité. La manière dont saint Jean rapporte les paroles de Pilate n'a vraiment d'intérêt pour le lecteur ou l'auditeur que s'il est encore en place, ou parti depuis peu, et que sa silhouette vit encore dans le souvenir des chrétiens de Jérusalem. Ces détails pris sur le vif, mis par écrit dans les quelques années qui ont suivi la Passion, nous semblent inexplicables si l'on persiste à dater le quatrième évangile trente ou soixante ans plus tard.

REGARD SUR LA CREATION

"Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu quand on Le considère dans ses ouvrages." (Romains, 1 : 20)

Les évolutionnistes comptent sur votre ignorance de la chimie :Le problème de la chiralité

Dr. Charles McCombs

Présentation : La main droite et la main gauche comportent les mêmes éléments fonctionnels, mais elles se différencient par leur arrangement dans l'espace : les deux mains sont symétriques mais non superposables.

Dans le domaine de la biochimie, on remarque chez les êtres vivants la propriété de ne comporter que des molécules orientées dans l'espace, toujours dans le même sens : les protéines sont lévogyres (elles dévient un rayon de lumière polarisée vers la gauche) ; l'ADN est dextrogyre (déviant cette lumière vers la droite). Or les expériences menées par Miller et Urey pour produire des acides aminés à partir de composants chimiques non vivants, comme toutes les productions de la biochimie, synthétisent autant de molécules dextrogyres que de molécules lévogyres. Ainsi le hasard d'une synthèse chimique est-il incapable d'expliquer l'apparition de molécules d'êtres vivants, et c'est peut-être un des arguments les plus puissants contre l'évolutionnisme athée.

Lorsque le titre "*La vie dans une éprouvette*" parut en 1953 dans la presse, les évolutionnistes devinrent tout excités car ils considérèrent les travaux de Stanley Miller et Harold Urey comme la preuve scientifique que la vie pouvait sortir de réactions chimiques par un processus naturel aléatoire.

Dans cette expérience classique, Miller et Urey avaient préparé un mélange de méthane, d'ammoniac, d'hydrogène et de vapeur d'eau, dans lequel ils firent passer une décharge électrique pour simuler un éclair. A la fin de l'expérience, les produits contenaient quelques acides aminés.

Puisque ceux-ci sont les maillons des polymères à chaîne longue appelés protéines, elles-mêmes importantes dans notre corps, les journaux y virent aussitôt une preuve scientifique que la vie provenait des éléments chimiques.

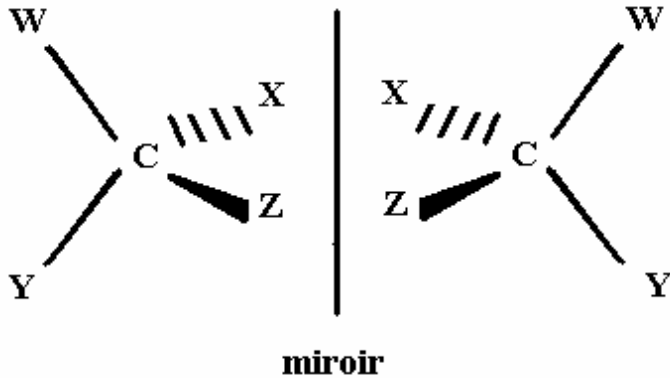
En tant que spécialiste en chimie organique, je dois admettre que la formation d'acides aminés dans ces conditions est fascinante. Mais apparaît alors une difficulté majeure : nulle vie ne s'est formée dans cette expérience. Le produit consistait en acides aminés, qui ne sont que des composés chimiques ordinaires ne possédant aucune "vie". Jusqu'à ce jour, aucun processus connu n'a jamais transformé des acides aminés en une forme de vie, mais ce fait avéré n'empêche toujours pas les évolutionnistes de clamer que cette expérience prouve que la vie provient de la chimie. Ils savent bien que les acides aminés ne vivent pas, mais ils disent que c'est tout de même une preuve, parce que les acides aminés sont les composants de la vie. Cette assertion suppose que, s'il y a suffisamment de composants, la vie en résultera. Une telle conclusion n'est qu'une supposition jamais démontrée. Les acides aminés peuvent bien être les composants des protéines et les protéines être nécessaires à la vie, mais cela ne veut pas dire que les acides aminés soient les composants de la vie. Je pourrais aller dans un magasin de pièces détachées d'automobiles et acheter toutes les pièces pour construire une automobile ; cela ne me donnera pas un véhicule en état de marche. De même qu'il a fallu un assembleur pour faire de ces pièces détachées une automobile, il a aussi fallu un assembleur de ces acides aminés pour en faire des protéines afin que la vie puisse exister.

Depuis 1953, les savants se sont demandés si la formation d'acides aminés dans cette expérience prouvait que la vie provient de la chimie. Beaucoup ont discuté pour savoir si cette expérience confirme l'évolution ou bien si elle prêche pour un Créateur Tout-Puissant. Depuis 50 ans les savants posent des questions; depuis 50 ans la discussion se termine en débats.

Est-ce de la curiosité professionnelle ?.. Comme scientifique, je me suis toujours demandé pourquoi il y a davantage de débats sur cette question que de discussion sur les faits eux-mêmes.

Puis j'ai compris qu'un examen des faits conduirait inévitablement à une discussion sur la chiralité. Or la chiralité est sans doute une des meilleures preuves scientifiques que nous ayons contre une évolution née du hasard ; et la chiralité ruine totalement l'idée que la vie soit issue des éléments chimiques. Évidemment, ceci est un fait sur lequel on juge préférable de ne pas s'attarder.

La chiralité désigne la propriété de tout objet qui n'est pas superposable à son image dans un miroir.¹



Deux molécules peuvent contenir les mêmes éléments et avoir des propriétés similaires mais avec un arrangement différent dans l'espace. Deux molécules identiques dont la seule différence est que l'une est l'image de l'autre vue dans un miroir, sont dites "chirales": vos mains droite et gauche sont un exemple de chiralité. Vos mains peuvent sembler être identiques, mais en réalité elles sont le reflet symétrique l'une de l'autre. Pour cette raison, une molécule chirale peut être gauchère (lévogyre) ou droitère (dextrogyre), chaque molécule individuelle constituant un isomère optique (énantiomère).

Quel est le problème de la chiralité ? Dans notre corps, les protéines et l'ADN ont une forme tridimensionnelle unique grâce à laquelle les processus biochimiques peuvent agir comme ils le font. Or, c'est la chiralité qui donne la structure particulière des protéines et de l'ADN, si bien que sans chiralité les processus biochimiques de notre corps ne fonctionneraient pas. Dans notre corps, chaque acide aminé de chaque protéine possède la même orientation lévogyre. Bien que Miller et Urey aient produit des acides aminés dans leur expérience, tous les acides aminés obtenus étaient

¹ Un objet chiral ne possède que deux formes différentes possibles dites "énantiomères". Ces molécules énantiomorphes possèdent les mêmes propriétés physiques sauf une : la déviation de la lumière polarisée. L'une la dévie à droite (dextrogyre), l'autre à gauche (lévogyre).

dépourvus de chiralité. Il est universellement admis qu'aucun processus aléatoire ne peut créer de chiralité dans les molécules chimiques. Lorsqu'une réaction chimique aléatoire est utilisée pour préparer des molécules chirales, il existe une égale probabilité d'obtenir un énantiomère lévogyre ou dextrogyre. C'est un fait scientifiquement vérifié qu'un processus aléatoire de formation d'un produit chiral ne peut donner qu'un mélange 50 / 50 des deux énantiomères.² **Il n'y a aucune exception.** La chiralité de la matière vivante est donc une propriété que les commentateurs des expériences de Miller passent le plus souvent sous silence. Le fait que les acides aminés de Miller soient dépourvus de chiralité n'est pas un simple sujet de débats, il souligne un échec irrémédiable : la "vie" ne peut pas provenir d'éléments chimiques par des processus naturels.

Considérons la chiralité dans les protéines et dans l'ADN. Les protéines sont des polymères d'acides aminés et chacun de ces acides est un isomère lévogyre. Même si l'isomère dextrogyre peut être synthétisé en laboratoire, cet isomère n'existe pas dans les protéines naturelles. La molécule d'ADN est constituée de milliards de molécules complexes appelées nucléotides, or ces derniers sont tous dextrogyres. Des nucléotides lévogyres peuvent être produits en laboratoire, mais ils n'existent pas dans l'ADN naturel. Il est impossible qu'un processus aléatoire ait formé ces protéines et cet ADN avec leur chiralité spécifique.

² Appelé mélange "racémique".

Si les protéines et l'ADN avaient été formés par hasard, chacun de leur composants serait un mélange 50 / 50 de leurs deux énantiomères. Mais ce n'est pas ce que nous constatons dans les protéines naturelles ou dans l'ADN naturel.

Comment un processus naturel aléatoire pourrait-il créer d'une part des protéines avec des milliers de molécules lévogyres et d'autre part un ADN avec des milliards de molécules dextrogyres ? Cela ressemble-t-il à du pur hasard ou à l'effet d'un plan ? Même si un processus magique avait agi pour introduire la chiralité, il aurait toujours donné le même énantiomère. Si un tel processus a existé, nous ne savons rien de lui, ni comment il fonctionnerait. S'il existait, comment les composants ayant l'autre chiralité auraient-ils été formés ? Et s'il y avait deux processus magiques, un pour chaque énantiomère, comment se déterminerait l'usage de tel processus et le moment de son utilisation, s'il s'agissait d'un processus naturel aléatoire ? L'hypothèse de deux processus exige un mécanisme de contrôle ; mais ce type de contrôle n'est pas possible dans un processus naturel aléatoire.

Le problème de la chiralité va plus loin encore. Lorsque les nucléotides s'assemblent pour former l'ADN, ils engendrent une torsion qui donne la structure en double hélice de l'ADN. L'ADN forme une torsion dans la chaîne parce que chaque composant est chiral. C'est la chiralité qui donne à l'ADN sa structure hélicoïdale en spirale. Si une molécule de l'ADN avait la mauvaise chiralité, l'ADN n'existerait pas sous sa forme de double hélice et ne fonctionnerait pas correctement. Tout le système de réplication déraillerait comme un train sur de mauvais rails. Pour qu'un ADN se produise par évolution, des milliards de molécules dans notre corps devraient être engendrées avec la configuration dextrogyre toutes en même temps et sans erreur. S'il est impossible **qu'un seul** nucléotide chiral soit formé, combien plus improbable encore que des milliards de nucléotides apparaissent exactement au même moment et possèdent tous la même chiralité. Si l'Evolution est incapable de fournir un mécanisme donnant un seul produit chiral, comment pourrait-elle expliquer la formation de deux produits avec des chiralités opposées ?

La chiralité n'est pas seulement un énorme problème pour l'Evolution, c'est un dilemme. D'après les évolutionnistes les processus naturels doivent tout expliquer avec de longues périodes de temps. Cependant, le processus qui forme la chiralité ne peut pas être expliqué par la science, quelle que soit la durée considérée. Voici le dilemme : ou bien les processus naturels ne peuvent pas tout expliquer, ou bien la chiralité n'existe pas.

Vous vous demandez peut-être quelle prémisse est la vraie. Pourtant, vous êtes un exemple vivant de la réalité de la chiralité. Sans chiralité, les protéines et les enzymes ne pourraient pas faire leur travail ; l'ADN ne fonctionnerait pas du tout. Sans protéines ni ADN fonctionnant correctement, il n'y aurait pas de vie sur cette terre. La réalité de la chiralité, plus que toute autre preuve, m'a convaincu de la réalité d'un Créateur Tout-Puissant. J'espère qu'il en sera de même pour vous.

Lorsqu'on commence à parler de la Création par Dieu, les évolutionnistes répliquent habituellement en disant que tout doit s'expliquer par la science et que l'intervention divine n'est pas scientifique. Je trouve cette remarque très amusante. Lorsque nous leur montrons que les lois de la science sont incapables d'expliquer la chiralité, les évolutionnistes disent que le processus s'est produit il y a très longtemps par quelque méthode inconnue qu'ils ne peuvent pas expliquer. Alors, qui donc invoque une explication surnaturelle ? Bien qu'ils ne l'appellent jamais une intervention divine, ils s'en remettent manifestement à la foi et non à des faits scientifiques. Les évolutionnistes comptent simplement sur votre ignorance de la chimie.

Il y a un autre problème avec l'ADN et son fonctionnement dans le corps humain. Dans le processus normal de réplication de l'ADN, une enzyme parcourt le brin d'ADN afin d'en produire une copie. Lorsque l'enzyme lit la séquence des molécules le long du brin, si un nucléotide incorrect est détecté dans le brin, un mécanisme utilisant d'autres enzymes élimine le mauvais nucléotide et insère le bon, réparant ainsi l'ADN.

Examinons un peu l'ADN et ce mécanisme de réparation, et voyons s'ils ont vraiment été formés par un processus naturel aléatoire.

Si le mécanisme de réparation a évolué le premier, à quoi peut-il servir puisque l'ADN n'est pas encore apparu ? Si c'est l'ADN qui a évolué le premier, comment pourra-t-il savoir qu'il serait bon pour lui d'avoir un mécanisme de réparation ? Les molécules peuvent-elles penser ? La molécule d'ADN n'est pas stable, et sans un mécanisme de réparation elle se détériorerait facilement par oxydation ou autrement. Aucun mécanisme ne permet d'expliquer comment l'ADN aurait pu subsister pendant des millions

d'années, tandis que le mécanisme de réparation s'élaborait peu à peu. L'ADN serait tout simplement retourné à l'état de boue avant que les prétendus milliards de mutations aléatoires eussent pu former le mécanisme réparateur. Si nous comprenons qu'un projet ne se réalise pas par hasard, alors nous comprenons aussi que l'univers entier n'est pas le résultat d'un processus aléatoire, d'un hasard; il provient d'un Dieu tout-puissant qui créa toutes choses simplement par Son Verbe. J'espère que vous commencez à voir le problème. L'évolutionnisme peut vous donner une théorie plausible en apparence, mais lorsque la vraie science entre en jeu et que les savants commencent à poser les bonnes questions, les problèmes et la fausse logique de la théorie deviennent apparents. C'est pourquoi les évolutionnistes espèrent que vous ne connaissez rien à la chimie.

(Aimablement traduit par Claude Eon)

*

*

*

Prière d'un guérisseur¹

P. Romano Zago, o.f.m.

Présentation : L'auteur, un franciscain de Porto Allegre, divulgue depuis une vingtaine d'années une recette à base d'Aloès, plante épineuse très commune au Brésil, et dont les applications thérapeutiques sont multiples.

Se trouve exprimée dans ce texte la conscience, chez le thérapeute, que les vertus médicinales de la plante lui viennent du Créateur. L'homme est ainsi resitué à sa juste place dans un univers dont il est la finalité immédiate, avec son rôle propre qui consiste à faire remonter vers Dieu la gloire Lui est due.

Chaque fois que je prépare un flacon de la préparation d'aloès, miel et eau-de-vie, je m'approche de la plante, seul, avec humilité. Tout doucement, avec le même respect que l'on a devant une pièce rare, un animal en voie d'extinction ou une oeuvre d'art.

Je m'accoste à la plante avec un couteau aiguisé, non pas avec l'intention de l'agresser, non pas comme un être supérieur ou son maître, mais comme une créature égale à elle, en condition et en niveau.

Je me présente à la plante comme un être limité et impuissant, dans l'espoir et la certitude qu'elle peut m'aider à résoudre « l'impasse ». Je la salue comme on salue une personne :

«Ciao bella ! Je ne suis pas là pour te faire du mal. Au contraire, comme je sais que tu es bénéfique, je te demande la permission de prendre ce que notre Créateur a mis en toi. J'en ai besoin. Tout ce que Dieu a créé est bon. Tu es l'essence de Dieu, parfaite, belle, harmonieuse. Dieu a déposé en toi de riches substances. Je viens en profiter. Si je ne les recueille pas, elles ne seront jamais utilisées pour leurs fins. Toi, comme tout être vivant, tu es née, tu as poussé, mais tu mourras, retournant à la poussière de cette terre qui t'a formée. Cependant, si je te cueille, tu donneras tous les dons que tu renfermes en toi, et tu activeras tout ce que tu sais faire de bon.

¹ P. Romano Zago, *Du cancer on peut guérir*, ADLE Edition (Padoue), pp. 145-147

Permits-moi de te cueillir comme je le ferais pour une belle rose. Toi seule connais les merveilles que tu portes intérieurement et en éprouves l'extase de la fécondité».

Quand je prends en main sa feuille avec tendresse, je la caresse de haut en bas, en faisant passer la scie des épines dans la paume de la main comme pour lui faire comprendre qu'elle n'est pas féroce et agressive et je lui susurre encore :

« Tu souffriras un peu, mais je ne connais pas d'autre moyen pour te cueillir afin que tu puisses faire ce pour quoi tu as été créée. Viens avec moi, viens ! Je t'ai choisie parce que je sais que tu es prête à mettre en pratique ce que tu sais. Considère-toi, crois-moi, une élue. Oui, tes compagnes resteront pour de futures nécessités, si elles se présentent; dans le cas contraire, elles mourront, et leur vie aura été inutile. Comme la fleur qui fleurit en pleine forêt amazonienne ou l'onde au milieu de l'océan, sans pouvoir faire profiter pleinement de ce qu'elles possèdent.

Je te couperai quelques feuilles à côté du tronc, avec un coup de bistouri, afin que tu ne perdes rien de ton essence, rien de ton jus extraordinaire et curatif ».

Avec une légère incision de la lame, je détache la feuille du tronc, sans l'arracher, la déchirer ou la blesser.

Nettoyée de la poussière et les épines enlevées, elle est ajoutée, avec le miel naturel, à l'eau-de-vie choisie. Le tout est passé au mixer.

Pendant que les trois éléments sont mélangés et triturés, je pose mes mains sur le récipient du mixer, comme s'il s'agissait d'un bouchon, afin de transmettre toute mon énergie à cette préparation. Quand elle est prête, j'adresse à la plante mes dernières paroles pour l'inviter à la mission qu'elle doit accomplir, en utilisant la force vitale qui est en elle.

« Maintenant va et fais ce que tu sais faire. Dans un corps créé par Dieu, il ne peut y avoir ni maladie, ni douleur, ni désaccord ou discordance. Libère du mal le corps qui t'est confié, en mettant en pratique ce que tu sais faire.

Je t'aime bien. Oui, c'est vrai, je t'ai choisie entre toutes tes semblables. Profite de l'occasion et accomplis la mission que le Seigneur a programmée en te créant. Maintenant le moment de l'extase est arrivé, je sais qu'à peine ta mission accomplie, tu me remercieras pour l'occasion qui

t'a été donnée. Moi aussi je te suis infiniment reconnaissant pour l'aide que tu donneras à ce corps malade. Excuse-moi et merci pour ce service que tu as été appelée à fournir, avec grand amour. Va et mets en pratique ce que tu sais ».

« Béni soit Dieu qui, avec l'aloès et toute la nature, nous a donné tant de possibilités de soigner nos maladies. Guéris-toi, vivez joyeux une nouvelle vie de remerciement et de louanges. Qu'il nous soit permis de découvrir et d'utiliser toutes ces ressources pour notre bien et de passer tout le temps de notre vie dans une action de grâce continue ! Amen ».

Le 19 février 2005 : Journée régionale du CEP à Paris

(Maison de La Salle, 178A rue de Sèvres)

sur le thème :

Pourquoi le vide à l'école ?

Au programme :

- **Dr Minh Dung Nghiem** :

La Musique comme outil de déstructuration mentale.

- **Jeanne Smiths** : *Pédagogies pour décerveler ?*

- **Pierre Perrier** :

La pédagogie de Jésus pour la catéchèse.

- **Pr François Vallançon** : *Têtes bien faites, têtes bien pleines ?*

(Renseignements et inscription auprès du secrétariat)

COURRIER DES LECTEURS

De Madame R. (Belgique) :

Lorsque j'ai eu en mains le n°26, je l'ai aussitôt potassé... avec le même sentiment de « lumière » et de joie... et j'en ai conclu très rapidement qu'il me fallait commander les 25 premiers numéros. Quelle richesse ! Sortie des humanités « évolutionnistes » (j'avais un « bon » professeur de biologie – très moderne !!!) j'ai tourné casaque depuis au moins 15 ans mais j'ignorais tout de la science géologique (la sédimentologie de Guy Berthault...) et bien d'autres arguments...

J'ai été abonnée longtemps à des revues scientifiques comme l'Impatient... qui me donnaient de bonnes informations concernant les vaccins, les médecines dites « parallèles »... mais j'ai fini par ne plus renouveler mes abonnements à cause de la philosophie sous-jacente, exclusivement New Age ou matérialiste !!! Voilà qu'en épluchant vos numéros, j'y trouve des articles concernant Pasteur, les vaccinations... et toujours avec une approche chrétienne ! Quelle belle ouverture ! Comme scientifique (professeur de mathématiques retraitée) j'apprécie beaucoup le volet « regard sur la Création » mais l'histoire m'intéresse aussi (Maury...).

De monsieur J-F P. (Gironde) :

Le vol des oiseaux est absolument fabuleux. Depuis un siècle l'homme a fabriqué toutes sortes d'engins volants à hélices qui mordent l'air, à réaction avec poussée, le système hélicoptère, mais personne n'a jamais réussi à créer ni à construire un engin qui vole par battements des ailes à la manière des oiseaux dont les rémiges s'écartent chaque fois que l'air s'élève et qui se ferment (pour la pression) quand elles se rabaissent ; sans parler de tous les éléments anatomiques, physiologiques, nerveux qui sont en corrélation et qui rentrent en jeu pour un vol parfait et équilibré.

Nos membres publient

IBERIA, une civilisation mégalithique mondiale ?

par G.J. Morfin et Y. Cabrol

Dans le prolongement des quatre tomes d'*Anthopos 2000*, Madame Morfin nous donne maintenant le 1^{er} tome d'une étude passionnante sur les constructeurs de mégalithes.

 Il existe en effet dans les campagnes d'étranges pierres dressées qui ont survécu au cours des cinq derniers millénaires.

Quelques unes parmi des milliers, et les plus grandes seulement.

Ce sont « les mégalithes », les « Grandes Pierres ».

Elles sont parfois isolées, comme à Locmariaquer ou Noirmoutier, parfois alignées ou en cercles, comme à Carnac ou Pallaghiu, parfois formant des « chambres » dont certaines dalles sont gravées de signes mystérieux, comme à Gavrinis ou à New Grange, parfois enfouies sous un tumulus de pierres, comme à Barnenez ou à Fringairolles, et parfois formant d'impressionnants monuments, comme à Stonehenge ou à Malte.

Menhirs, alignements, cromlechs, dolmens, tumulus, « temples », sépultures collectives ou individuelles...

Ces pierres si grandes et si lourdes, venues souvent de très loin et choisies pour leur beauté, ne pouvaient avoir été édifiées que par des enchanteurs, tel Merlin !

On retrouve, ici et là, des murs prodigieux faits de pierres hautes et larges comme des hommes, ainsi à Mycènes ou à Tyrnthe. Seuls des cyclopes avaient pu les élever à mains nues, sans chariots, treuils ou palans !

Qui a bien pu dresser ces « Grandes Pierres » ? Les Celtes ? Les Ibères d'Espagne ? Et pourquoi ?

Rencontre-t-on le mégalithisme ailleurs dans le monde ?

A-t-il disparu il y a 2000 ans, avec un peuple mystérieux ? Ou n'aurait-il pas légué à ses descendants l'amour de la pierre et des traditions de cette matière si noble ? ...

...Quelle soit granit, schiste, meulière, lave, calcaire, gneiss, ou marbre, coraux et calcaires coralliens dont les teintes varient à l'infini...

Nous trouverons bien des réponses à ces questions en suivant avec IBERIA, les traces du mégalithisme et de l'exaltation de la pierre sur les routes du Monde.

Ce premier tome de généralités sur la civilisation des mégalithes comporte 228 pages grand format, 641 illustrations et 31 cartes. Le deuxième tome, en préparation, fera le tour du monde mégalithe, de la Grèce ancienne à l'Amérique du Sud, en passant par la Scandinavie, l'Afrique, l'Asie et l'Océanie.

**IBERIA (tome 1) à commander chez Mme G. Morfin,
120 chemin des Crouzettes,
F-34730 Saint Vincent de Barbeyrargues. 16 €franco.**

Une date à retenir dès maintenant :

Colloque du CEP à Angers, les 15 et 16 octobre 2005

Thème : *La finalité dans la nature et dans l'histoire*

Le programme des conférences sera donné avec le numéro 31

Chemin de lumière
Philippe Boiry

Sur la route de Compostelle,
 Frère, pèlerinons encore,
 Sur la route pieuse et belle
 Retrouvons la piste des morts.

La poussière de la route
 Porte l'empreinte de leurs pas,
 Dans les églises, sous les voûtes,
 Chantent leurs *ave maria*.

La coquille sur notre épaule,
 Est celle que portaient nos père.
 Coupons un bourdon sur un saule,
 Récitons les mêmes prières.

C'est la route des temps pieux,
 L'éternel chemin des remords.
 L'apôtre dans sa châsse d'or
 Attends l'hommage de nos vœux.

Sur la route de Compostelle,
 Frère, pèlerinons encore,
 Avec une âme jovencelle,
 Un cœur qui ne craint pas la mort.

*

*

*